

LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR

le plaisir des
Livres

Champigny
VENEZ RENCONTRER
JEAN ROYER
LE SAMEDI, 9 NOVEMBRE
DE 14H À 16H
4380 ST-DENIS, MTL. TÉL. (514) 844-2587

Montréal, samedi 2 novembre 1991

ANTOINE BLONDIN

L'appellation contrôlée

Serge Truffaut

LES VINS de Saumur comme les vins de Sancerre, les poèmes de Charles Baudelaire et les blagues de René Fallet, le jazz de Louis Armstrong et l'accordéon de Germaine Perier, l'effondrement de Raymond Poulidor dit « Poupou » lors de l'ascension du Ballon d'Alsace au Tour de France 1967, les « navettes spatiales » du complexe Desjardins et les navets existentialistes de Jean-Paul Sartre, l'amitié rapprochée de Roger Nimier et l'amitié lointaine de Marcel Aymé, l'affection pour les métaphores qui rigolent entre elles conjuguée à une désaffection hautaine pour les métamorphoses politiques qui promettent des lendemains qui chantent, bref, toutes ces « choses bues », ces choses vues, sont les cailloux de la cosmologie littéraire de l'Antoine.

L'Antoine ? Antoine Blondin ! « Nom dé Diou ! » C'est de lui qu'il s'agit. C'est de lui dont il est question. Parce que l'Antoine, figurez-vous qu'il vient de rentrer dans la collection Bouquins de Laffont Robert, ce qui est préférable à une entrée dans la Pléiade de Gaston. Pourquoi ? Primo, les vins de table ont un meilleur fond littéraire que les vins de messe qui ont toujours le fond liqueux. Secundo, un Laffont plus la taxe pour servitudes (TPS) qui ouvre le chemin à la taxe « ni vue, ni connue » (TVQ), allège la main qu'on plonge dans le portefeuille lorsqu'on allonge les espèces trébuchantes devant la caissière ou le caissier. C'est pas des blagues, mais le différentiel économique qu'il y a entre la circulation de capital qui va à Laffont et celui qui va chez Pléiade, équivaut à six bouteilles de Vin des sables. C'est sérieux, on a calculé à la « cenne » près.

Et puis, faut vous dire que le Blondin n'ayant jamais eu la fibre académicienne, donc coincée dans le corset du passivisme, il est certainement plus à l'aise chez Laffont que

du côté de la Pléiade.

Qui plus est, Laffont, en proportion du poids des caractères et du nombre de lignes par page, vous en donne plus pour votre « complot-content » que la Pléiade. Le numéro consacré à Blondin, c'est lui au complet. Soit les romans *L'Europe buissonnière*, *Les enfants du bon Dieu*, *L'humeur vagabonde*, *Un singe en hiver*, *Monsieur Jadis ou l'école du soir*; le recueil de nouvelles *Quat Saisons*; les observations littéraires de *Certificats d'études*; les observations sur les choses et les hommes de *Ma vie entre les lignes*, ainsi que les reportages sportifs réunis dans *L'ironie du sport*.

En tout, cela fait 1544 pages. Des centaines de pages où brillent des belles phrases sculptées avec les bons mots qui roulent sur les trottoirs de Montmartre comme dans les champs de marguerites sans qu'il y ait abus des gauloiseries stylistiques chères, par exemple, à un René Fallet. Le Blondin, jamais il ne cabotine. Tenez, dans *Les enfants du bon Dieu* on a retenu celle-ci : « les cambrioleurs sont venus un beau jour... Ils n'ont pas su se décider : les Fragonard, c'était trop; la boîte à musique, pas assez. Ils ont quand même descendu la boîte aux ordures en s'en allant. Puisque c'était sur leur chemin... Une autre ? « Je ne crains pas de dire que quand on commence à mettre de l'argent de côté, on finit par se mettre du côté de l'argent ».

Chez Aymé comme chez Fallet, les cousins littéraires de Blondin, le rire est toujours franc, sonore. Fallet comme Aymé ont sur le monde le regard de l'ironie empreint, parfois, de cynisme. Chez Blondin comme chez Alexandre Vialatte, l'autre mousquetaire de ces fictions où la sympathie pour les simples de ce monde est le moteur romanesque, le sourire et l'attendrissement l'emportent. Une singularité qui, chez Blondin, s'explique par la pudeur et la paresse.

Cette pudeur, cette paresse, cette sympathie naturelle pour les femmes qui vendent le poisson à la criée et ses hommes qui échantent un Pernod contre un tuyau de tiercé, est

née le 11 avril 1922 au 33 du quai Voltaire, à Paris, VI^e arrondissement, entre une mère qui était poète et un père qui ne l'était point. Personne fantasque, Germaine Perier, la mère, se prit d'une grande passion pour l'accordéon alors qu'elle avait 60 ans et plus. Homme ombrageux, le père d'Antoine, Pierre Blondin fut tour à tour militaire et correcteur d'imprimerie. Le 5 août 1948, le père Blondin brossa une ombre sur sa vie.

Ce suicide, par ricochet, amènera Blondin au royaume de l'écriture. Dans l'introduction aux *Certificats d'études* il confie : «... il est certain que si mon père avait publié un seul des livres auxquels il s'est essayé durant toute sa vie, entre deux guerres ou entre deux portes, je n'en serais pas arrivé à tirer une profession de ce passe-temps. Je ne m'y suis pratiquement résolu qu'à sa mort, considérant qu'il doit être agréable d'accomplir ce que son père aurait aimé faire ».

Il y a des écrivains pour lesquels l'écriture est un sacerdoce. Ils entrent dans les verbes et les idées comme d'autres rejoignent l'ordre des Sulpiciens ou l'Ordre des comptables. Il y a ceux pour lesquels l'écriture est une nécessité hygiénique. Ils entrent dans l'écriture du militantisme pour écarter l'autre, celui qui est différent. De cette catégorie, les « nationaux » et les formalistes sont les légionnaires. Il y a les écrivains officiels, les écrivains diplomates. Il y a les écrivains de genre. Et il y a les écrivains naturels qui, la chose est amusante et toute à leur avantage, sont souvent des dilettantes. Blondin, c'est une constatation et non une opinion, est un naturel.

La république des lettres, il l'a rejoint ainsi : « la guerre et le mariage, qui vont souvent de pair, m'ayant détourné du professorat, j'ai dû me résigner à grossir les rangs de ces vieux élèves à perpétuité que sont souvent les hommes de lettres, lorsqu'on consent à les prendre au sérieux. L'exercice de la littérature conserve donc pour moi les angoisses et les charmes d'une sorte de

Voir page D-4 : Blondin

Reel du réel

L'ACCIDENT DU RANG SAINT-ROCH

Jean-Marie Poupart
Boréal 1991, 96 pages.

Louis Cornellier

« QU'EST-CE QUI se trouve au-delà du roman dit psychologique ? » se demandait Milan Kundera dans son célèbre essai *L'Art du roman*. N'y a-t-il pas, autrement dit, une autre voie que celle du subjectivisme mielleux, que celle du ressassement jusqu'à plus faim des états d'âmes profonds de personnages tourmentés qui puisse permettre une saisie, fusse-t-elle fuyante, de la réalité humaine ?

Robert Musil, lui, croyait que oui. Baudelaire aussi qui compensait son incapacité de s'émouvoir par la lunette juste de celui qui sait regarder. Or, cette littérature, que j'appellerai ici, pour faire vite, de la « distance » (par rapport au vécu, à l'égo, au moi, voire au monde et à ses affres) est elle encore vivante, ou à tout le moins possible, aujourd'hui ?



Jean-Marie Poupart

La réponse se trouve tout entière et vivement exprimée dans *L'Accident du rang Saint-Roch* de Jean-Marie Poupart. En effet, ce petit roman d'une extrême méchanceté est mené par un narrateur flegmatique qui contrôle à merveille le sens de l'économie verbale et du voyeurisme.

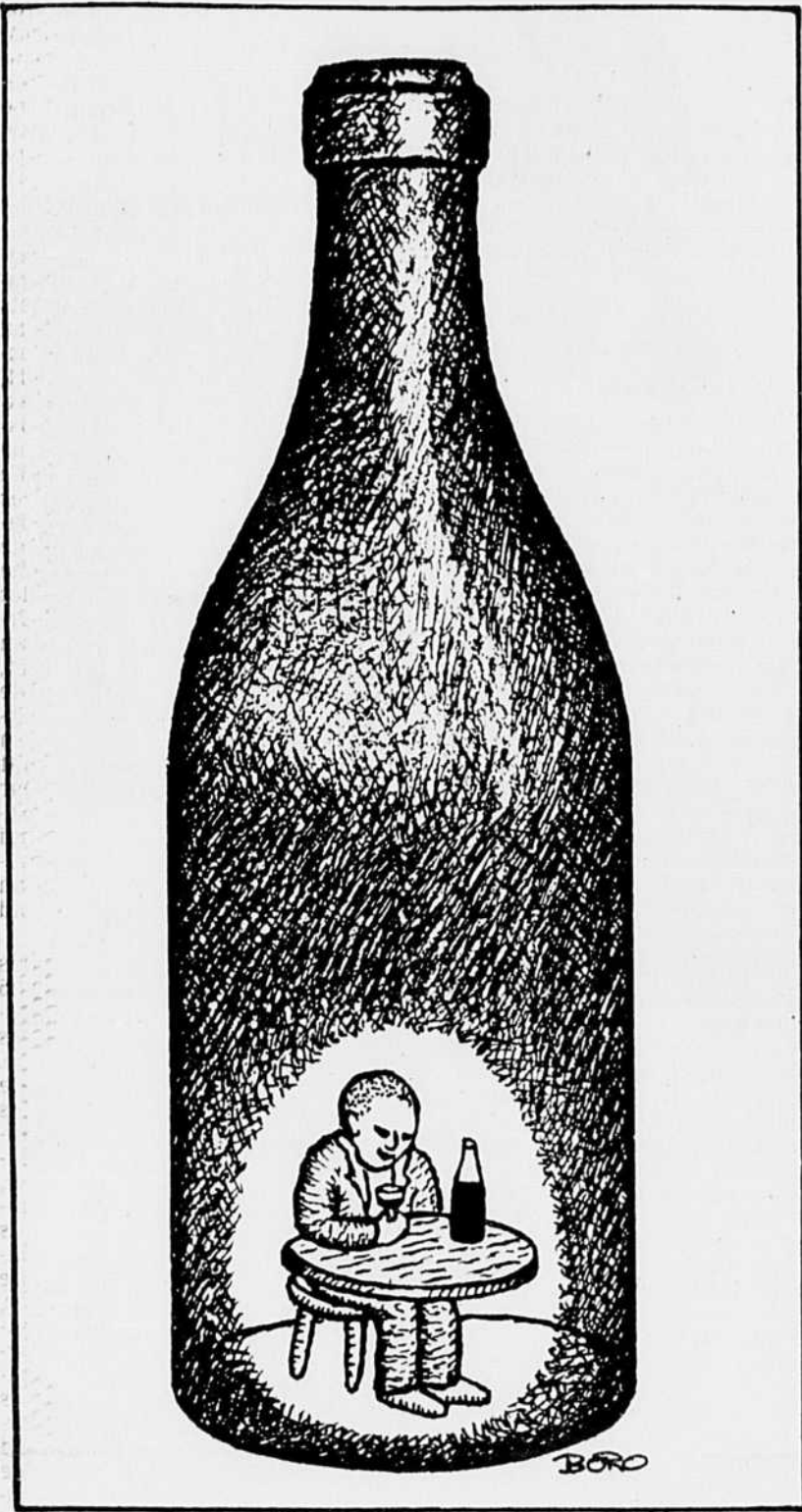
Les personnages de Poupart sont juste assez grotesques pour convaincre et se résument aux membres d'une seule famille : le vieux, cultivateur dont la bêtise est modeste mais permanente; sa vieille, qui prône un catholicisme odieux mais sincère; l'ainé, près de la vieille, vieux garçon calculateur et épais; le frisé, naïf raté pour lequel sa blonde, Mado, n'a que mépris, du reste bien mérité. À partir de ce piètre tableau, le romancier parvient à mettre en place un drame humain dont la logique implacable fait paradoxalement pouffer le lecteur.

La scène est banale : le vieux et sa vieille sont aux champs et bêchent. Sortie de la lune par l'apostrophe que lui lance son mari, la vieille, en se relevant, atteint le vieux au visage avec l'instrument aratoire : « — Attention, sacrement ! hurle-t-il en se tâtant pour voir s'il ne saigne pas. » Suit un bref échange et puis : « Elle lui assène sur le crâne un coup d'une telle violence que l'homme perd son dentier. [...] La vieille le frappe de nouveau. Quatre, cinq, six, sept, huit fois — et de toute ses forces. [...] Le bonhomme est étendu sur le dos, bouche ouverte. Il ne respire plus. Une bulle de bave lui scelle les lèvres. Il a régurgité un peu de nourriture. Bah ! ça fera de l'engrais. »

Et Poupart, pour clore cette entrée en matière, glisse cette subtilité remarque sur la langue de la vieille : « Es-tu mort ? » En avant la musique !

La suite, hilarante, donne froid dans le dos. Comment se débarrasser maintenant de ce corps indésirable ? Convoqués d'urgence, les fils et l'exécrable Mado viendront réfléchir à l'énigme avec la vieille. Le vieux respire encore ? Peu importe. Le problème n'est pas là. Les éboueurs ne sont pas regardants sur

Voir page D-4 : Poupart



Le success story de Brive

Dix ans de commerce réussi entre auteurs et lecteurs

Lisette Morin
envoyée spéciale à Brive

JEAN CHARBONNEL, le député maire de Brive-la-Gaillarde qui tenait un déjeuner-débat dans la très belle salle de son hôtel de ville, le 27 octobre, sur la « défense et l'illustration de la langue française », sera peut-être froissé par le titre de cet article... Mais, avec son indulgence et sa grande courtoisie, il prendra certainement en compte cette journaliste du Québec, bien que préoccupée depuis toujours par la qualité de la langue et, surtout, constamment inquiète de son avenir, est aussi Américaine du nord. Et qu'elle lit souvent, dans une même semaine, un titre de couverture dans *Time Magazine* et dans *L'Express*; qu'elle est donc, sinon contaminée par les raccourcis efficaces du premier, tout au moins admirative quand ils sont bien trouvés.

Ce que M. Charbonnel a réussi pour la 10^e fois, dans sa bonne ville de Brive (sous-préfecture corrézienne — la préfecture est la ville de Tulle qui, bizarrement, n'a que 18 000 habitants, alors que Brive en compte plus de 52 000), c'est-à-dire son étonnante Foire du livre, qui, dans la Halle Georges-Brassens, jouxte le grand marché, célèbre pour son foie gras : ce qu'il a inventé là, en 1981, pour mettre sa ville et sa région sur la carte socio-touristique, tient presque du miracle. Cette manifestation, populaire au bon sens du mot, réunissait cette année 300 auteurs. Et c'est une célébration qui attire un lectorat désireux, bien mieux que dans un Salon du livre toujours trop solennel, de

connaître les écrivains, de converser avec eux familièrement autant qu'il d'obtenir leur signature.

Pour le 10^e anniversaire, Jean Charbonnel, qui est entouré d'une équipe formidable (les invités du Québec ne sont pas prêts d'oublier Madame Fougère, Messieurs Martinat et Lafarge, qui étaient même venus à Paris, et qui les ont reçus à dîner, dès leur arrivée, au restaurant célébrissime pour ses poissons et fruits de mer : La Marée, rue Daru, avant de prendre avec eux le Train du livre, où, pendant quatre heures, ils se sont régalez des spécialités corréziennes, arrosées des meilleurs vins du terroir) : donc le président fondateur de la Foire du livre a royalement fait les choses.

Mais feuilletoniste littéraire, il est évident que, plus que les galas, les mets délectables et l'hospitalité exquise, c'est la Foire elle-même qui m'a séduite. Ah ! qu'elles sont précieuses ces rencontres privilégiées avec des romanciers, des historiens, des essayistes (impossible de tous les nommer), et que leur affabilité en ces lieux est digne de tous les éloges ! Et, moins timides que leurs homologues québécois souvent distants dans nos Salons du livre, ils ne craignent pas de vendre — c'est plus que le cas de l'écrire, si près des étalages de légumes, le samedi 26 octobre — leur salade toute fraîche et bien croustillante.

L'avenir aura donc donné raison à Jean Charbonnel. Sa Foire, boudée au début par la mafia gensdelettristes, est devenue, en une décennie, un événement incontournable. À preuve, François Nourissier y a révéilé les cinq gonçourables; Jacques

de Bourbon-Busset y a proclamé le prix de la Langue française, que la Foire décerne chaque année (lauréat de l'an dernier, Yves Berger), accordé par un prestigieux jury à Pascal Quignard, un écrivain que j'estime profondément et que j'étais ravie de féliciter de vive voix.

Il est important de signaler que, depuis l'an dernier, la Foire du livre de Brive est jumelée au Salon du livre de Montréal, qui fête ses 15 ans à la mi-novembre. Marcel Couture, chef de notre groupe d'une douzaine de Québécois, n'était pas peu fier d'annoncer un coup fumant : le partenariat avec l'Électricité de France et Hydro-Québec, deux commanditaires qui promettent d'être généreux, et qui s'ajoutent à Air Canada, à TFI, FR3, le journal Le Monde, Radio-France, la SNCF et — noblesse paysanne et corrézienne oblige ! — le Crédit agricole.

Comme une journée complète lui était consacrée, et qu'on mettait l'accent cette année sur la littérature pour la jeunesse, le prix Montréal-Brive fut décerné, par un jury composé de bibliothécaires d'ici et de là-bas, à un auteur déjà célèbre chez nous pour ses romans destinés aux adolescents : Denis Côté.

Une seule constatation moins favorable, et elle concerne davantage les éditeurs et leurs distributeurs montréalais : la très grande majorité des romanciers nous ont avoué qu'on ne leur transmettait pas les articles, à eux consacrés, dans nos médias québécois. Il y a là une lacune impardonnable, quand on songe aux ventes importantes que connaît au Québec le livre français. À ce sujet

Voir page D-4 : Brive

FOIRE DU LIVRE DE BRIVE

10^e anniversaire

Le Monde magazine littéraire

TFI

TAT

Air Canada

LA MONTAGNE

MOSAÏQUE

FR3

Place du 14 Juillet

Avec le concours de la S.N.C.F.

ORGANISÉ EN COLLABORATION AVEC LA FÉDÉRATION FRANÇAISE DES SYNDICATS DE LIBRAIRES ET LE SYNDICAT NATIONAL DE L'ÉDITION

25, 26, 27, OCT '91

La nouvelle collection «Essais critiques» chez vlb Éditeur

PARLER LOIN
Papiers d'écolier 1
de Philippe Haec

Des notes et des essais autour de la vie quotidienne par un homme au milieu de la quarantaine qui dit ce qui fait et défait sa vie. Un journal intellectuel avec des bribes autobiographiques.

145 pages — 16,95 \$

PRÉPARATIFS D'ÉCRITURE
Papiers d'écolier 2
de Philippe Haec

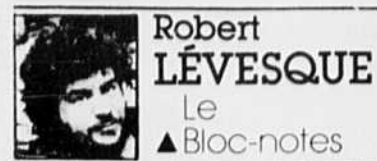
Des notes et des essais autour de la pratique littéraire. Un livre de reconnaissances: les grandes lectures. Un livre d'apprentissage: comment et pourquoi écrire et enseigner la littérature.

194 pages — 18,95 \$

vlb éditeur LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE

Livres le plaisir des

La grande célibataire



Robert LÉVESQUE
Le Bloc-notes

IL EST des stars dont on imagine des images belles et floues : Garbo est une somnambule qui s'éveille à l'hôtel; Dietrich un archange qui a des cuisses; Louise Brooks une sentinelle de nuit d'éclipse; Bette Davis une matrone aux yeux pervers et Adjani est la Soeur vampire...

Il en est d'autres dont les images sont simples et fortes : Elizabeth Taylor est une reine sans trône, Joan Crawford une icône d'asile, et Rita Hayworth une bombe à soldats; Magnani c'était la mère universelle et Deneuve est une armoire à glaces.

Parmi celles-là, que l'on nomme les étoiles parce qu'elles brillent depuis les salles obscures, il en est une que je n'ai jamais réussi à attraper, qui est d'ailleurs inclassable, et qui, foins des mères, des fatales ou des atroces, aurait plutôt l'image, signée par elle... de la grande célibataire, détachée, attachante, enfant terrible qui a de la classe : Katharine Hepburn.

Je ne l'ai vu qu'une fois, en chair et en os, s'entend; j'étais dans un grand théâtre de Broadway fin des années 60; *Coco*, une comédie musicale qu'Alan Jay Lerner avait figolé



Katharine Hepburn

autour de la vie de Chanel... et de la réputation de la grande Katharine! Qui ne savait pas chanter!

On la vit d'abord arriver en scène, en haut d'un majestueux colimaçon chromé, son image répercutée trente fois dans autant de miroirs longeant cet escalier « parisien ». Une entrée Broadway, spectaculaire et schizophrène. C'est à peu près mon seul souvenir précis

de la soirée, avec celui, diffus, de sa présence, sa voix presque cassée, son allure, ses tailleurs Chanel, sa façon de saluer si chaleureuse et travaillée.

Katharine Hepburn me plaît énormément. C'est la classe, bien sûr, qu'elle incarne, imperturbable, dans le cinéma américain qui ne lui a jamais fait cadeau d'un seul impérissable. Elle a tourné 43 films, quelques-uns intéressants comme *L'Impossible M. Bébé* d'Howard Hawks ou *African Queen* de John Huston, elle a été une extraordinaire Mary Tyrone dans un *Long Day's Journey into Night* qui l'était moins (de Sidney Lumet), une remarquable Mme Venable dans un *Suddenly Last Summer* sur lequel Tennessee Williams levait le nez. Elle a un peu, en fait, écrasé ses metteurs en scène... Et elle a longtemps porté le sceau de « poison du box-office »...

Katharine Hepburn, grande fille indomptable, caractère de chien, femme de tête, simple snob, on a tout dit et médit sur elle depuis son arrivée fracassante dans le cinéma, Oscar au troisième film (*Morning Glory* en 1933).

À 84 ans, elle écrit ses mémoires, la vieille et belle Hepburn... Et elle le dit elle-même, son égoïsme (« je suis un monstre »), son fichu caractère (« j'ai le sentiment que j'agaçais le milieu »), sa prétention (« je m'étais persuadée que les réalisateurs connus qui avaient

manifesté de l'intérêt pour le projet étaient davantage séduits par l'idée de travailler avec moi »), sa détermination de célibataire après un mari délaissé (« j'étais certaine de ne jamais me remarier »), son farouche désir de célébrité (« un handicap capital »), sa figure publique (« pour des tas de gens, je suis comme la statue de la Liberté »), sa ténacité (« j'aimerais rester vendable aussi longtemps que possible »), etc. Un livre franc.

Un livre touchant, lorsqu'elle parle de son adolescence, bonheur dans le Connecticut, où elle conduisait sans permis l'automobile de son père, famille parfaite, mère suffragette, petit théâtre fabriqué dans une caisse en bois; tableau assombri par la mort d'un frère dont on se saura jamais s'il s'est pendu. Ses débuts, où elle refuse d'abord un contrat, où elle se fait virer, où elle affronte. Fièvre Hepburn, orgueilleuse, battante, qui a eu ses amitiés (George Cukor), ses soirées (sur un sofa entre Stravinski et Groucho Marx), ses liaisons dangereuses (Howard Hughes), ses maisons (très important), son amour (Spencer Tracy, 27 ans de bonheur absolu), sa liberté.

À vos postes de télé lorsque la grande Katharine fera *Caractères*. L'émission de Bernard Rapp n'aura jamais si bien porté son titre.

☆☆☆
Moi, Histoires de ma vie, Katharine Hepburn, Presses de la Renaissance, 1991.

LA VITRINE DU LIVRE

MONTESQUIEU



PENSÉES LE SPICILÈGE

Charles de Montesquieu Coll. Bouquins de Laffont, 1199 p. Montaigne... Saint-Simon... Vauvenargues... La Fontaine... Rochefoucauld... La Bruyère... À ce sextette de moralistes, il fallait un politique. Il s'appellera Charles-Louis de Secondat, baron de Montesquieu. Ah! Montesquieu! Tiens, en cette époque où le nationalisme a la cote, voici un admirable sujet de méditation: « si je savais une chose utile à ma nation qui fut ruineuse à une autre, je ne la proposerais pas à mon prince, parce que je suis homme avant d'être Français (ou bien) parce que je suis, nécessairement homme, et que je ne suis Français que par hasard ».

Montesquieu, c'est l'antithèse de Machiavel. Cela est fort bien.

L'EMPIRE DU BIEN

Philippe Murray Les belles lettres, 214 pages Depuis sa fondation, il y a deux ans, la collection *Iconoclastes* de la maison *Les belles lettres* se consacre aux pamphlets. Il y eut d'abord *Je fume, et alors?* de Jean-Jacques Brochier, puis il y a eu *Lettre à Fidel Castro* d'Arrabal, *Les criminels du béton* de Alain Paucard et autre *Apologie des sorcières modernes* de Pierre Lemieux.

Aujourd'hui, on propose un essai de Philippe Murray poursuivant les débordements humanitaires du genre *Live Aid*. Page 20: « Où a-t-il (le mal) bien pu glisser? Dans quelle trappe? Qui en soutient les postulats? Qui souffle l'haleine du scandale?... Pour ne plus tomber dans les travers, des philosophes, en Italie, ont même essayé d'inventer une nouvelle idéologie sans danger, un nouveau schmilblic conceptuel fait de bouts de Nietzsche ou Heidegger minimalisés jusqu'à la corde: la « pensée faible » ça s'appelle. Le Faibilisme. C'est touchant.

MONTRÉAL LA FOLLE ENTREPRISE

Robert Prévost, Stanké, 527 p. En cette veille du 350^e anniversaire de Montréal, les éditions Stanké propose une histoire populaire de Montréal de sa fondation à nos jours. De *Le testament de notre père Adam* à *Aujourd'hui et demain*, en passant par *Pourquoi Montréal*, *Claude de Ramezay*, *Nouveau gouverneur*, *Montréal flambe encore*, *Les seigneurs de l'île de Montréal*, et une soixantaine de courts chapitres, Robert Prévost rapporte mille et une anecdotes ayant trait au développement de cette ville.

PAROLES DE CHANSONS

Richard Desjardins VLB, 118 pages

Richard Desjardins est pianiste, chanteur, compositeur et auteur. VLB a décidé de rappeler l'auteur en réunissant en un seul volume les textes de ses ballades. Page 57: *Quand j'étais sur la terre/Sous-locataire/D'un kilo de futur/Des monsieurs incomplets-vestons/M'ont invité à une grande déception/Maintenant je ne pleure plus/Je ramasse des vies/Pour le jour J/El dans mon coeur-bunker/Je frappe monnaie à ton effigie/Va-t'en pas/Dehors les chemins sont coulants/Les serments de rosée/Va-t'en pas/Dehors y a des silences bondés/D'autobus tombés sur le dos. Cela s'intitule Va-t'en pas.*

À L'ÉCOUTE DE L'ÉCOUMÈNE



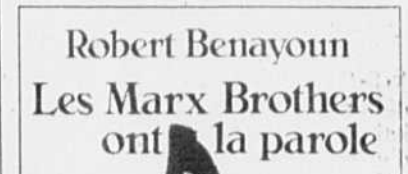
GILLES HÉNAULT

L'Hexagone/Poésie, 149 pages Dans la présentation de ce recueil, l'Hexagone rappelle qu'en « publiant *L'invention de la roue*, en 1941, Gilles Hénault devenait un fondateur de la modernité québécoise en poésie ». 50 ans plus tard, très exactement, Hénault demeure dans la modernité. Page 112: *Les parfums sont alchimie/musique musquée/grandes orgues des odeurs/L'odorat fait voyager — magique mémoire — sur le fleuve des effluves/Par les résines en larmes/le temps retrouvé/reflue à la source sacrée/De Sumer jusqu'à Rome/myrthe et cinnamome/environnent l'essaim des dieux/ Les momies miment la vie/sous des siècles de bandelettes/exhalaison d'aromates/aux enflurages d'éternité/Médecine et magie mêlent/pour l'extrême-onction/les balsamiques rituels.*

LES MARX BROTHERS ONT LA PAROLE

Robert Benayoun Point Virgule, 185 pages Historien et critique de cinéma, Robert Benayoun a choisi une série de textes écrits par la célèbre famille Marx pour l'édition desquels il a composé des présentations. Grâce à ces présentations, on apprend notamment que les Marx Brothers étaient « des frères contradictoires donc, des frères incompatibles, dissemblables, antinomiques, divergents. Ils ne songent qu'à s'exploiter, à se rouler, à se voler mutuellement. Mais des frères vibrationnels qui se titillent jusqu'à la connivence: ils ne s'allient que pour victimiser les autres ».

Parmi les sketches choisis, soulignons *Les trois mousquetaires*, *Monkey Business*, *Une nuit à Casablanca* et *Une nuit à l'Opéra*.



LES MARX BROTHERS ONT LA PAROLE

Robert Benayoun Point Virgule, 185 pages

Historien et critique de cinéma, Robert Benayoun a choisi une série de textes écrits par la célèbre famille Marx pour l'édition desquels il a composé des présentations. Grâce à ces présentations, on apprend notamment que les Marx Brothers étaient « des frères contradictoires donc, des frères incompatibles, dissemblables, antinomiques, divergents. Ils ne songent qu'à s'exploiter, à se rouler, à se voler mutuellement. Mais des frères vibrationnels qui se titillent jusqu'à la connivence: ils ne s'allient que pour victimiser les autres ».

Parmi les sketches choisis, soulignons *Les trois mousquetaires*, *Monkey Business*, *Une nuit à Casablanca* et *Une nuit à l'Opéra*.

— S.T.

LA VIE LITTÉRAIRE

Serge Truffaut

LES DIX MEMBRES de l'Académie Goncourt ont retenu les titres suivants pour la phase finale de la compétition littéraire la plus vive de l'automne: *Les filles du calvaire* de Pierre Combescot chez Grasset, *Eau de café* de Raphaël Confiand chez Grasset, *La séparation* de Dan Franck au Seuil, *En douceur* de Jean-Marie Laclavetine chez Gallimard, et *Sous l'étoile du chien* de Bernard Puech chez José Corti.

L'identité du lauréat sera communiquée le 4 novembre. Le pronostic de Mme Lisette Morin, notre spécialiste: Pierre Combescot

Les cinq du Renaudot

Le même jour que le Goncourt, soit le 4 novembre, le jury du Renaudot attribuera son prix à l'un des écrivains suivants: Raphaël Confiand pour *Eau de café* chez Grasset, Dan Franck pour *La séparation* au Seuil, Agota Kristof pour *Le troisième mensonge* au

Seuil, Jean-Marie Laclavetine pour *En douceur* chez Gallimard et Boris Schreiber pour *Le tournesol déchiré* chez François Bourin.

Les prix du Journal de Montréal

Pour la 12^e année consécutive, ce quotidien au vaste marché a décerné ses prix littéraires: Jeanne-Mance Delisle pour *Nouvelles d'Abitibi* aux éditions de la Pleine Lune dans la catégorie prose, Claude Beausoleil pour *Une certaine fin de siècle* chez Noroit/Castor dans la catégorie poésie, et Suzanne Lebeau pour *Conte du jour et de la nuit* chez Leméac, catégorie théâtre. Le jury était présidé par Raymond Tardif, rédacteur-en-chef. Les bourses? 1 500 \$ à chacun.

Yves Beauchemin et les jeunes

L'auteur du *Matou* proposera le 13 novembre un roman destiné aux jeunes. Le titre? *Une histoire à faire japper* chez Québec/Amérique.

Les prix du Gouverneur général

Les noms des finalistes des sept catégories des prix littéraires du Gouverneur général seront communiqués le 7 novembre prochain. Au total, les éditeurs ont présenté 1054 titres dont 471 dans les catégories de langue française et 583 dans les catégories de langue anglaise. Les noms des lauréats seront divulgués le 3 décembre prochain.

Québec Français

Au sommaire de cette revue, un dossier sur l'enseignement de la littérature québécoise dans le monde, un reportage sur l'intérêt que la CEQ manifeste à l'égard de la pédagogie, suivi d'un dossier sur l'objection et des rubriques habituelles. Dans l'éditorial de Marie-Andrée Beaudet intitulé *Des maux de la culture aux mots de la politique. Oui au rapport*, on retient: « Lorsqu'on entend Carla Hills, représentante au Commerce des États-Unis, déclarer, dans le cadre des échanges du Libre-échange (juillet 1991), que la culture elle aussi devrait être soumise aux lois du

marché, la culture des autres évidemment, cela nous fait frémir et nous laisse à songer que le temps presse. »

Mia, Klaus et les grands espaces

Le 3 novembre, Mia et Klaus lanceront *Le Québec des grands espaces* publié par *Libre Expression*. Cet ouvrage de 224 pages comprend 147 photographies en couleurs prises aux quatre coins du Québec. Ce lancement se fera à l'Hôtel Inter-Continental.

La pataphysique à Littératures actuelles

Au sommaire de l'émission *Littératures actuelles* du réseau FM de Radio-Canada, on propose un entretien avec Lyne McMurray et Paul Zumthor sur l'Académie québécoise de pataphysique, des romans tchèques dont *L'année de chien*, *L'année des grenouilles* de Martin Simecka, *Une lettre de Bangkok* de Jean-Marcel Paquette et un portrait de V.S. Naipaul. Le 3 novembre à compter de 14h 30.

Des prix et des sciences humaines

Le président de la Fédération canadienne des études humaines, le professeur Harold Coward, vient d'annoncer que le prix du meilleur livre francophone avait été décerné au professeur Pierre Berthiaume, du département de lettres françaises de l'Université d'Ottawa, pour son livre *L'aventure américaine au XVIII^e siècle: du voyage à l'écriture* paru aux Presses de l'Université d'Ottawa en 1990. Le prix pour le meilleur livre anglophone a été alloué à Elizabeth Rapley du département d'histoire de l'Université d'Ottawa pour son livre *The Devotes, Women and Church in Seventeenth-Century France* paru aux éditions McGill-Queen's University Press en 1990.

Yves Dubé

Tour à tour professeur de littérature au collège Sainte-Marie, directeur littéraire chez Leméac et chroniqueur au *Plaisir des livres* du Devoir, Yves Dubé vient de mourir. Il avait 56 ans.

Librairie GALLIMARD

Une lecture d'Élise Turcotte par Marie-Claire Girard

Le dimanche 3 novembre à 14 heures, la Librairie Gallimard accueillera Élise Turcotte et Marie-Claire Girard. Cette dernière lira des extraits du premier roman d'Élise Turcotte, *Le bruit des choses vivantes* (Leméac, 1991)

3700, boul. Saint-Laurent, Montréal, H2X 2V4
Tél.: (514) 499-2012 • Téléc.: (514) 499-1535

Nouveautés

ÉROS ET THANATOS SOUS L'OEIL DES NOUVEAUX CLERCS de Jean-Marc Larouche
Travail à l'interstice des sociologies de la culture, de l'éducation, de la religion et de la morale, cet essai propose une lecture et une interprétation originales d'une des composantes majeures des transformations socio-culturelles de notre société avec l'avènement des nouvelles disciplines universitaires que sont la sexologie et la thanatologie.
202 pages — 22,95 \$

FOI ET LÉGENDES La peinture votive au Québec (1666-1945) de Pierre Berthiaume et Émile Lizé
Un ouvrage unique sur la peinture votive au Québec, ces tableaux que l'on faisait peindre, par un artiste professionnel ou un peintre amateur, pour perpétuer un souvenir ou une grâce obtenue. Plus de vingt-sept reproductions en couleur qui témoignent d'un art aujourd'hui révolu.
143 pages — 19,95 \$

vlb éditeur LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE

Ménagères au temps de la Crise
Denyse Baillargeon

Pour comprendre comment les familles ouvrières ont réussi à survivre à la Crise des années 30, l'historienne Denyse Baillargeon s'est penchée sur la contribution des femmes à l'économie familiale. La Crise a-t-elle eu un impact sur le travail ménager? En quoi consistait le travail domestique à cette époque?

Pour en savoir plus sur un aspect trop souvent négligé de notre histoire...
diffusion en librairie DIMEDIA 312 pages, 22,95\$

les éditions du remue-ménage

LA MAIN CACHÉE
Un récit de Jean Royer

« Le discours du coeur. »
Winston McQuade, Radar, Radio-Canada

« Un récit extrêmement touchant, qui nous réconcilie avec nous-mêmes et nos chagrins d'enfance. »
Minou Petrowski, Double Expresso, Radio-Canada

« La Main cachée est un récit à lire entre les lignes, une main tendue au-dessus du silence. »
Marie-Claude Fortin, Voir

« Un livre d'une écriture simple et proche des gens. »
Christiane Charette, En direct, Radio-Canada

« La nécessité dont elles viennent, ces pages, est toute noblesse. »
Réginald Martel, La Presse

« Un livre sensible, délicat et attachant. »
Suzanne Lévesque, La bande des six, Radio-Canada

116 pages, 14,95 \$

l'Hexagone
lieu distinctif de l'édition littéraire québécoise

JEAN ROYER RENCONTRERA LE PUBLIC-LECTEUR

Vendredi, 8 novembre de 18 h à 20 h à la librairie Hermès, rue Laurier.

Samedi, 9 novembre de 14 h à 16 h à la librairie Champigny 4380, rue Saint-Denis (coin Marie-Rue.)

Les 15, 16 et 17 novembre au Salon du livre de Montréal, stand 319.

Bombe à retardement

L'HOMME DANS LE PLACARD

Roch Carrier
168 pages, Stanké, 1991.
Louis Cornellier



Roch Carrier

Sous des apparences de roman policier, Roch Carrier vient de signer un petit livre mystérieux qui a pour titre *L'homme dans le placard*. Une jeune actrice a été victime d'une tentative d'agression sexuelle dans un chalet où elle se trouvait avec une amie. Le viol n'a pas eu lieu, mais toute cette histoire demeure ombreuse. Un homme est sorti du placard de la chambre où elle dormait. Qui est-ce ? Serait-ce le distingué Pierre Martin, propriétaire du chalet et ami des jeunes filles ? On a vu sa voiture dans les parages le soir du crime. Ne devrait-on pas plutôt soupçonner Constant ? Factotum et veuf depuis quelques années, sa version des faits est équivoque. Et, enfin, dernière hypothèse : l'actrice aurait-elle rêvé ? Enigme.

L'intention de Carrier, on l'a deviné, est de brouiller les pistes. Mais cette volonté de brouillage va beaucoup plus loin et elle concerne surtout la forme utilisée. *L'homme dans le placard* n'est pas un roman policier. Il ne s'agit là que d'un masque utilisé par l'auteur dont le propos vise plutôt une mise à nu, une représentation féroce parce que voilée de l'absurdité de la condition humaine.

Parfaitement maîtrisées et déroutantes à plus d'un point de vue, les dernières pages du livre offrent un contraste violent par rapport à l'ensemble. Les relais de narration que Carrier met en place tout au long de son texte sont souvent hésitants et n'évitent pas toujours la confusion. La phrase est ciselée et alerte, mais l'on se demande parfois qui parle. Certains personnages apparaissent sans épaisseur et il arrive à l'intrigue de dériver malgré un rythme vif (dû, entre autre chose, à la brièveté des chapitres) qui parvient à conserver

l'attention du lecteur. Aussi, la question se pose : où donc l'auteur veut-il en venir ?

Même si le désir d'éventer l'imbroglio me tiraille, j'y résiste pour laisser au lecteur le plaisir d'être fou-droyé. Or, je ne peux me contenir de l'envie de citer la finale du roman : « Ce que Constant confia à Dieu, personne, au village, ne le sut. Et les canards sauvages, en une volée barbare et pointue, fonçaient vers le sud ». C'est ainsi que sont mis en lumière les ravages d'un impossible amour et la profonde détresse de celui que l'amour a rendu meurtrier. Le choc est réussi.

Conçu sur le mode d'une bombe à retardement, *L'homme dans le placard* est un livre décevant au double sens du terme. Si l'attente de la déflagration est longue et entraîne une certaine lassitude, celle-ci se volatilise subitement au moment où le détonateur arrive à terme. L'amour est-il toujours meurtrier ? La gravité de la question exige peut-être que l'on s'attarde un peu dans les coulisses.

Francine Bordeleau

« JE NE VEUX PAS être perçu comme un spécialiste des civilisations », me lance d'entrée de jeu Paul Ohl.

Québec/Amérique, son éditeur, a beau le présenter comme « le romancier des civilisations », Paul Ohl tient, d'emblée, à préciser qui il est. Car même s'il a acquis une certaine renommée avec *Katana*, le roman du Japon du XVIIe siècle paru en 1987, même s'il a poursuivi en 1989 avec *Drakkar*, le roman des Vikings de l'an mil, et même s'il vient de publier *Soleil noir*, le roman de la Conquête de l'empire inca, Paul Ohl, donc, refuse les étiquettes trop limitatives. « Je choisis une civilisation comme un autre auteur choisirait le Plateau Mont-Royal », dit-il.

Question, sans doute, de tempérament. Car ce haut fonctionnaire en congé sabbatique est avant tout un homme d'action que l'on imagine mal, surtout après l'avoir vu manier ses haltères comme un forcené dans les gymnases de la capitale, immobilisé devant son ordinateur ou sa page blanche. Mais en se lançant à l'assaut des civilisations, Paul Ohl « associe l'écriture et le goût du risque ».

Car pour écrire ses briques historiques, le romancier ne se contente pas de dépouiller une impressionnante documentation allant de la monographie à l'article de magazine spécialisé. Il doit absolument se rendre sur place, « devenir un pèlerin qui parcourt la Scandinavie pour refaire le périple des Vikings, ou le Pérou, sur les traces du Sentier Lumineux ».

Paul Ohl aime côtoyer le danger. Aventurier, sportif et écrivain, il aime aussi cultiver les images contradictoires. « Ces attributs rendent le personnage intéressant, concède-t-il, mais il n'y a pas que ça ».

Paul Ohl est un déraciné d'origine alsacienne né en septembre 1940, un soir de bombardement, et arrivé ici à l'âge de 11 ans. « Révolutionnaire dans l'âme », comme il aime à le dire, l'écrivain a investi les grandes civilisations étrangères pendant que

Les conquêtes de Paul Ohl



Paul Ohl

ses confrères réinventaient la Nouvelle-France. Il a définitivement trouvé son sens en débarquant au Pérou un jour de 1989.

Soleil noir marque un tournant dans la vie de Paul Ohl, et peut-être dans le roman historique fait au Québec. Vadim Herzog, un aventurier à la moralité douteuse, arrive en 1986 dans la mine de Potosi, ce « nombril de la misère humaine », et revivra, grâce aux artifices de la fiction, la Conquête espagnole de 1532 qui mit fin à la civilisation inca. Il rencontre aussi un prêtre révolutionnaire. « Mon meilleur personnage depuis que j'écris : il correspond à tous les états de l'homme », dit Paul Ohl.

L'écrivain, cela se sent, a été fortement ébranlé par ce qu'il a vu au Pérou. Dans les mines de Potosi, « qui ont coûté 6 millions d'êtres humains pour lesquels on ne fera jamais de procès de Nuremberg »,

dans les montagnes, dans les rues des villes misérables. Il a aussi appris le sort qu'ont connu l'or et l'argent des Incas. « Des dizaines de milliers de tonnes d'or et d'argent ont servi à soutenir les guerres du roi d'Espagne. Elles ont été converties en cathédrales, en trésors nationaux que l'on peut admirer à Madrid, à Tolède et en Cordoue ».

L'homme en est revenu profondément révolté. « Aux temps de l'empire inca, le Pérou et la Bolivie faisaient trois récoltes par année, aujourd'hui ils ont de la difficulté à en faire une seule. Et maintenant on va célébrer le 500e anniversaire du Nouveau monde sous leur nez ».

Roman à thèse que *Soleil noir* ? Paul Ohl préfère parler d'un roman engagé « qui appelle à s'élever au-dessus du confort de l'indifférence ». Paul Ohl n'a pas la candeur de croire que les Québécois vont se passionner du jour au lendemain pour l'Amé-

rique du Sud, mais il a celle de croire que l'écriture a encore des messages à délivrer, que l'écrivain a encore le devoir de rompre des silences. « Je déteste l'indignité, l'infamie, l'injustice, je prends le parti des vaincus. *Soleil noir* est un combat ».

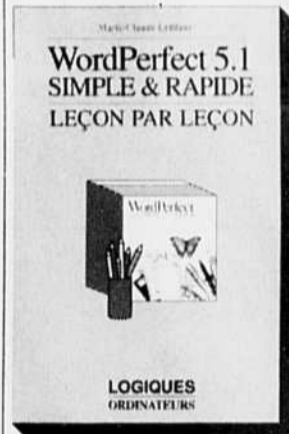
Il y en aura d'autres. Après l'Amérique du Sud, Paul Ohl se dirigera vers l'Afrique avec « sa réalité de pauvreté, de misère et d'exploitation ». L'Afrique ou la poubelle de l'Occident. Il fera ensuite la route des Indes. Pour une seule raison, dit Paul Ohl : « retourner vers Gandhi, retrouver sa pensée ».

L'INTELLIGENCE

naturelle



Apprendre le traitement de texte avec WordPerfect
Yolande Thériault
160 p. - disquette & spirale
24,95 \$



WordPerfect 5.1 simple & rapide
Marie-Claude LeBlanc
238 p. - reliure spirale
24,95 \$



dBase IV simplifié
Rémi Andriot
223 p. - reliure spirale
24,95 \$



PageMaker 4 simplifié
(Macintosh)
B. Duhamel et P. Froissard
224 p. - reliure spirale
19,95 \$

Les éditions LOGIQUES

C.P. 10, succ. «D»
Montréal QC H3K 3B9
Tél.: (514) 933-2225
FAX: (514) 933-2182

Retour à Riel

LA VIE DE LOUIS RIEL

Pierre Alfred Charlebois
traduit par Pierre DesRuisseaux et François Lanctôt
VLB Éditeur, 377 pages, 1991.

Clément Trudel

FONDATEUR du Manitoba puis leader de la rébellion des Métis en Saskatchewan, Louis Riel demeure, plus d'un siècle après sa pendaison pour « trahison », un personnage controversé.

Prophète exalté ? Il le fut, si on se le remémore parcourant, crucifix au poing, le champ de bataille de Batoche, jusqu'à ce que ses combattants épuisent leurs cartouches et que fonce les soldats de Middleton, cinq fois plus nombreux.

Victime du fanatisme ? Les orangistes ontariens et le *Canada First Party* lui vouèrent une haine constante dès lors que fut exécuté l'un des leurs, Thomas Scott, du temps que Riel dirigeait un gouvernement provisoire.

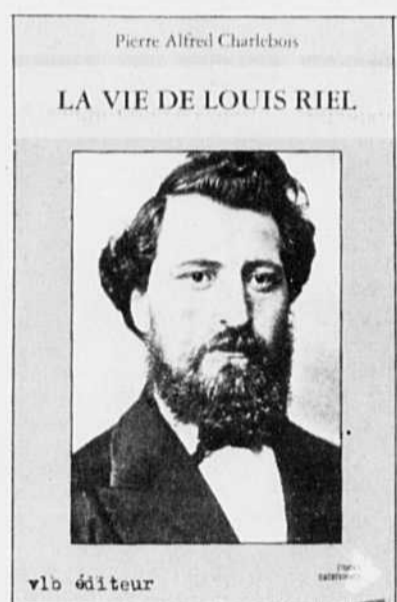
Le jugement que Pierre Trudeau a porté sur le rebelle Riel (le 2 octobre 1968 à Regina) est serin — on se souvient que Riel, qui était devenu citoyen américain, eut même droit aux honneurs de la philatélie canadienne : « Combien parmi nous reconnaissent que dans leur récit des événements actuels, les historiens à venir préféreront peut-être donner du relief et applaudir aux activités non pas d'une majorité privilégiée mais de quelque chef peu connu, d'une minorité impopulaire? »

La bataille de Riel n'est pas encore gagnée, disait Trudeau en dévoilant la statue de Riel, car « il n'est que trop facile, si les désordres se produisent, de les écraser au nom de l'ordre public », un gouvernement « distant et puissant » pouvant être tenté de méconnaître les aspirations d'une minorité. C'était deux ans avant octobre 70.

Le 22 novembre 1885, six jours après la pendaison de Riel, 15 000 manifestants se retrouvaient au Champ-de-Mars, à Montréal, clamant leur indignation face à la répression qui frappait les Métis et aux procès souvent baclés intentés aux « rebelles » qui s'étaient rendus. Les Métis, anciens chasseurs de bisons convertis en fermiers, revendiquaient des titres de propriété sur leurs terres. C'est sur la base d'une Charte des droits en 14 points qu'ils auraient voulu obtenir une reconnaissance tout en négociant leur entrée dans la Confédération!

La *realpolitik* en décida autrement, de sorte que William Van Horne put insinuer que le Canadien Pacifique devait bien un monument à Riel pour avoir ainsi permis le sauvetage de son projet de chemin de fer. Il fallait bien compléter les tronçons qui allaient servir au transport de troupes et à leur ravitaillement pour mieux écraser ceux qui contrecarraient les projets des colons et des politiciens de l'Est.

Un échange de correspondance entre le gouverneur général de l'époque, Lansdowne, et le premier ministre John A. Macdonald (dont le fils avait été blessé dans un affrontement



avec les Métis) prouve que cette « crise locale » avait à dessein été élevée au rang d'« insurrection ». « Nous en avons certes exagéré les dimensions à l'intention du public », écrit Macdonald à Lansdowne. Wilfrid Laurier et Honoré Mercier

récupérèrent habilement, à Montréal (22 novembre 1985, une semaine après la mort de Riel), l'émotion créée par l'affaire, avant de se hisser au pouvoir, l'un à Ottawa, l'autre à Québec, dans la foulée du rattachement anti-conservateur. L'ultramontain F.-X. Trudelle lança même un appel à la croisade, Riel étant assimilé par lui au Christ et à Jeanne d'Arc!

Ce sont là des faits qui peuvent aider à comprendre *La vie de Louis Riel* de Pierre-Alfred Charlebois. Il s'agit de la traduction d'un livre paru en anglais en 1975. L'auteur choisit dans sa préface d'exalter Riel en l'assimilant à Bolivar, à de Valera et à Washington, rien de moins!

Charlebois a effectué une recherche minutieuse qu'il nous sert sous forme de courtépisode. L'intérêt est inégal dans ce récit qui restitue le contexte politique, économique et religieux de l'époque. VLB et les mêmes traducteurs avaient publié il y a six ans *Gabriel Dumont, le chef des Métis et sa patrie perdue* de George Woodcock. Ce sont là deux oeuvres qui choisissent de mettre en valeur le courage des Métis. On sent la volonté de contrecarrer les historiens qui traitent toujours Riel et ses alliés comme des « bandits ».

APRÈS SCARLETT, VOICI LÉA!



Décidément les héritiers de Margaret Mitchell manquent d'humour: pourquoi avoir accusé Régine Deforges et sa *Bicyclette bleue* d'avoir plagié *Autant en emporte le vent* et ne pas lui avoir demandé d'écrire *Scarlett*? Régine Deforges a fait mieux: elle a écrit *Noir Tango*.
Après *Scarlett*, voici Léa!

Ramsay/Denoël,
373p., 24,95\$

RÉGINE DEFORGES
SERA AU QUÉBEC
DU 13 AU 17
NOVEMBRE 1991

LES DEUX MAISONS DE DOMINIQUE

JEAN GERVAIS

LES DEUX MAISONS DE DOMINIQUE

Illustrations de Claudette Castilloux



Boréal Jeunesse

Avec sensibilité, l'auteur accompagne Dominique et sa soeur au moment du divorce de leurs parents. L'histoire de Dominique est suivie d'un mot aux parents, proposant des solutions au problème exposé.

48 pages 8,95\$

LES MENSONGES DE DOMINIQUE

JEAN GERVAIS

LES MENSONGES DE DOMINIQUE

Illustrations de Clément Bérubé



Boréal Jeunesse

A travers le mensonge de Mélissa, l'auteur nous fait découvrir qu'il est parfois difficile de vivre avec ses mensonges. Ce livre aidera aussi les parents à faire la part des choses entre le mensonge isolé, la mauvaise habitude et le signal de détresse.

48 pages 8,95 \$

Psycho-éducateur, Jean Gervais est spécialisé en psychologie infantile.

Dans la même collection:
L'ami de Dominique n'aime pas l'école
L'étrange voisin de Dominique
Le secret de Dominique

Boréal Jeunesse

Passagers de l'humanité



Robert SALETTI
Essais
Québécois

HUMANITÉS PASSAGÈRES

Daniel Jacques
Boréal, 288 pages

VOICI un livre qui sort de l'ordinaire. De par l'identité de son auteur d'abord, que je ne connais ni d'Ève ni d'Adam, qui en est apparemment à sa première publication, et dont le communiqué de presse dit qu'il est étudiant au doctorat en philosophie et qu'il est dans la jeune trentaine, ce que confirme la quatrième de couverture qui le montre imberbe et guilleret.

De par son titre aussi, qui allie un usage révolu du mot « humanité » (renvoyant au mot latin *humanitas*, qui est de l'ordre de la culture) à un adjectif équivoque (« passager » veut dire aussi bien fréquenté qu'éphémère). Si le sous-titre « Considérations philosophiques sur la culture politique québécoise » est plus explicite quant au contenu, il ne présage rien de la manière qui, dès les premières pages, tranche avec la production courante.

J'avoue que la première phrase m'a fait tiquer, qui annonce que la vie se déploie dans « un territoire de sens délimité par d'énigmatiques enchaînements de mémoire », et qu'il m'a fallu quelques dizaines de pages pour m'ajuster à une pensée qui s'abreuve à des sources nombreuses et disparates et pour laquelle les références restent toujours allusives. Pour comprendre, finalement, que j'avais affaire à une pensée en pleine possession de ses moyens, à hauteur de langage, où chaque mot et chaque repli syntaxique portent à conséquence sémantique, que j'avais affaire à un essai dans le sens fort du terme, à une écriture qui invoque plus qu'elle ne cite et qui à les moyens de ses fins.

Voici un livre qui interroge le Québec en parlant de philosophie de la culture, une pensée qui cultive le questionnement par la mise en scène de ses sous-bassements.

J'avais l'occasion lors de ma dernière chronique sur *L'amour du pauvre* d'examiner comment l'auteur réfutait la familiarité qui sévit en terre québécoise au détriment d'une distanciation pourtant nécessaire à notre maturité. L'argument est repris dans la première partie d'*Humanités passagères* sans l'accent polémique



DANIEL JACQUES
Les Humanités passagères

Considérations philosophiques sur la culture politique québécoise



BORÉAL

qu'on trouvait chez Larose, Daniel Jacques préférant mettre l'emphase sur ce qu'il y a de paradoxal dans le sentiment national. Intitulée « *Les liens de la mémoire*, ce chapitre montre que la question du nationalisme doit s'analyser à l'aune du concept d'État-nation bien sûr, mais aussi en regard du sens premier de ce qu'est un peuple, à savoir des individus unis par les liens invisibles de la parole, de la mémoire et du sentiment.

Cette double articulation explique que le nationalisme soit une donnée incontournable de notre modernité philosophique et politique, dont on a sans doute trop rapidement sonné le glas — voir ce qui se passe en URSS et en Yougoslavie, mais également l'origine des plus graves génocides et des violences les plus inhumaines : « Tout nationalisme est foncièrement hybride puisqu'il découle du métissage de motifs divers ». Dans ce contexte, la question qui se pose à nous — et on voit tout de suite ce qu'elle peut avoir de crucial pour la collectivité québécoise, chez qui le sentiment national a toujours été une sorte de prétexte crucial — est de savoir quelle vie commune permet la culture moderne. Daniel Jacques est bien inspiré et servi quand il se réfère à Hubert Aquin — dont la pensée et l'esprit traversent cet essai de plus d'une façon. Celui-ci y avait déjà répondu à sa manière, évoquant la « fatigue culturelle du Canada français » pour stigmatiser nos louvoisements.

Avant posé la question des rapports troubles de la différence collective et de la violence politique, et demandé à la raison moderne de



faire la part étroite de nos écarts sans appauvrir nos humanités passagères, Jacques note ensuite que nous sommes encore, 30 ans après la Révolution tranquille, à tenter de fonder la rationalité du projet souverainiste. C'est que le Québec a été, d'abord et avant tout, une « communauté construite hors de l'histoire, par-devant et souvent contre l'État ». Prédiéposés au refus, nous perdurons donc par l'effet d'une mémoire commune qui rend malaisé l'abandon sans réserve à l'individualisme triomphant qui est paradoxalement le lot des grandes nations.

L'espace manque ici pour indiquer tous les aspects abordés par la réflexion de Jacques, réflexion irriguée certes par la philosophie politique, mais aussi par l'histoire des idées et, occasionnellement, l'anthropologie culturelle. Il en est de même des nombreux prolongements qui touchent l'histoire du Québec dont l'auteur montre qu'elle risque de voir certains de ses pans effacés par le « marché de la ressemblance ».

C'est dans ce contexte qu'il faut interpréter le Référendum, objet d'un chapitre du livre : comme une manifestation de notre hybridité plutôt que comme une défaite ou une victoire. Le nationalisme n'est donc pas à jeter avec l'eau du bain politique (on peut lire cet essai comme une réhabilitation du politique contre l'économique, tarte à la crème de notre état social). Adéquatement fondé, le nationalisme peut encore servir de rempart contre la solitude de

l'homme moderne, qui est surtout une solitude morale.

Humanités passagères est l'essai le plus stimulant que j'ai lu, le plus exigeant peut-être, depuis *Le courage et la lucidité* de Jacques Dufresne que j'avais recensé en ces pages en février dernier et qui — est-ce un hasard ? — traitait de la constitution d'un Québec souverain et des difficultés d'harmoniser l'évolution de l'État moderne aux solidarités de base qui forgent une communauté.

Jacques rejoint d'ailleurs Dufresne (à moins que ce ne soit Daniel qui rejoigne Jacques ! ?) quand il prétend que l'essentiel pour notre avenir tient à la nature de la volonté dont nous témoignons, et que la lucidité doit nous conduire à choisir le meilleur (lire : le plus moral) même si c'est aux dépens du progrès et de la rentabilité. Moins organisé que celui de Dufresne, plus enclin à la redite (comme s'il s'agissait d'une thèse, comme s'il fallait que certaines choses soient dites de deux ou trois angles différents) et sans le souci pédagogique d'éclairer le lecteur par des associations inattendues et des exemples judicieux qui est la marque du *Courage et de la lucidité*, le livre de Daniel Jacques, à être davantage condensé, attirerait peut-être un plus large public.

Animé d'un souffle qui ne se dément pas, il est cependant destiné, pour peu qu'on soit patient et intrigué par la réflexion de haute voltige, l'exercice intellectuel sans filet, à nous séduire. Et, générosité ultime, nous donner à penser.

VITRINE JEUNESSE

Dominique Demers

LE JOUR DU MANGE-POUSSIN

Texte et illustrations de Claude Ponti
Éditions l'école des loisirs, 1991.

Un poussin masqué parti faire pipi se fait dévorer par le vilain monstre Mange-poussin. Des amis poussins luttent courageusement contre l'horrible créature... qui les avale tout rond ! Le scénario est aussi cruel que les contes de Perrault sauf qu'à la fin, d'une chiquenaude, l'auteur-illustrateur dédramatise tout. Ouf ! Claude Ponti croit profondément que les enfants sont intelligents, espègles, curieux et bourrés de fantasmes farfelus et épouvantables. Les livres qu'il signe sont un hommage à ces petits êtres. À partir de trois ans.



CHER MONSIEUR PLANTEFOL

Texte et illustrations de Simon James
Éditions Ouest-France, 1991.

Émilie croit qu'une baleine vit dans le bassin de poisson derrière chez elle. Elle écrit à son professeur pour obtenir des renseignements sur ces cétaqués. Au fil d'un délicieux échange épistolaire, les lecteurs reçoivent un petit cours d'histoire naturelle. Les illustrations collent à la vision d'Émilie nous incitant à croire qu'une immense baleine d'un bleu éblouissant s'ébroue vraiment dans le bassin d'à côté. Elle s'appelle Amilie... À partir de quatre ans.

NESTA LA PETITE SORCIÈRE

De Angela Mc Allister
Illustré par Susie Jenkin-Pearce
Éditions Kaléidoscope, 1991.

Nesta, la plus petite sorcière de l'école de sorcellerie est terriblement douée. Elle réussit déjà à transformer sa mère en crapaud géant et son père en chauve-souris. Ses deux maîtresses, Ventrue la Verrue et Vieille Roupie sont terriblement jalouses des talents de Nesta. Elles lui tendent un piège mais Nesta la fûtée se garde bien d'y tomber. Une histoire drôle où les

enfants sont infiniment puissants et les maîtresses, bêtes comme une oie. À partir de quatre ans.

UNE AFFAIRE DE VIE OU DE MORT

De Marie-Françoise Taggart
Collection Just
Éditions Hurtubise HMH, 1991, 88 p.

« Tu sais, mon p'tit, la mort, c'est pas l'obscurité. C'est la vie en transparence. On voit les autres. Mais eux ne nous voient pas ». L'interlocutrice est décédée mais prisonnière de son corps. Pour s'en libérer elle doit réveiller un mort à la vie après la mort. Farfelu ? À peine. Marie-Françoise Taggart a su construire un bon petit roman qui a l'immense mérite de sonder la mort sans verser dans le psychodrame. Le supplément pédagogique à la fin du livre propose quelques activités amusantes mais tombe aussi dans les pièges du didactisme traditionnel avec d'ennuyeuses questions du genre : Quel est l'âge du personnage principal ? Franchement, on s'en fiche ! Pour adolescents et pré-adolescents.

BLUES 1946

De Gérald Gagnon, Collection Inter
Éditions Boréal, 1991, 151 pages.

Surprise ! Un bon roman québécois pour adolescents qui ose dépasser les frontières du présent. *Blues 1946* raconte la révolte d'un jeune né en 1928, ouvrier à la SMICO pour 40 sous l'heure et membre du Syndicat des travailleurs unis. Dans la tourmente de l'après-guerre, ce grand fou et ses amis croient que Sa majesté la langue française est reine de leur pays et qu'il faut non seulement se battre mais endurer la faim et le froid pour la servir et lui rendre hommage. Le discours paraît grandiloquent ; Gérald Gagnon sait le rendre convaincant. Pour ceux qui rêvent d'avoir 18 ans.

UN TERRIBLE SECRET

De Ginette Anfosse
Collection Roman +
Éditions la courte échelle
1991, 155 pages

Il y a 15 ans, Ginette Anfosse inventait Jiji, le plus célèbre personnage de la littérature québécoise pour enfants. Dix ans plus tard, elle créait Rosalie, vite devenue vedette des 9-12 ans. C'est automne, une nouvelle héroïne est née. « J'ai 16 ans, je m'appelle Marilou, Marilou Brochu. Et j'ai un père, disons... ordinaire. Et une mère... tout aussi ordinaire. Et il me reste un frère un peu particulier, l'autre est mort dans un accident, il y a un an, jour pour jour ». Ginette Anfosse a le talent de ne jamais se contenter d'être à la mode. D'aller toujours un peu plus loin.

Fiche Blondin

■ **11 avril 1922** : naissance à Paris de Antoine Blondin.

■ **1924** : Germaine Blondin, sa mère, est gravement brûlée. Elle devra rester alitée pendant dix ans.

■ **1939** : Pierre Blondin, père d'Antoine, est mobilisé. Il sera fait prisonnier, et restera en captivité jusqu'en 1943.

■ **1940** : Antoine Blondin rentre à la Sorbonne.

■ **1943** : Blondin enseigne la philosophie au cours privé Sorbon. Il est plus jeune que la plupart de ses élèves. Arrêté par des policiers français, il est envoyé en Allemagne pour y effectuer ce qu'on appelle alors le *service de travail obligatoire*.

■ **1945** : Blondin revient en France au mois de mai. Il commence à collaborer avec divers journaux. Il se marie avec Sylviane Dollfus.

■ **1946** : naissance de sa première fille, Laurence.

■ **1947** : naissance d'Anne, sa deuxième fille.

■ **1948** : le 5 août, son père se suicide. Son ami Charles Frémanger l'encourage à écrire. En quelques se-

maines, Blondin termine *L'Europe buissonnière*.

■ **1949** : ce roman obtient le prix des Deux-Magots. Il fait la connaissance de Marcel Aymé et de Roger Nimier.

■ **1952** : publication de *Les enfants du bon Dieu*.

■ **1954** : Blondin suit le Tour de France pour le quotidien *L'Équipe*. Sa collaboration se poursuit jusqu'en 1982. Entre ces deux dates, il publiera dans l'ordre, *Un singe en hiver*, son plus grand succès de librairie, *L'humeur vagabonde*, *Monsieur Jadis*, *Certificats d'étude* et *Ma vie entre les lignes*.

■ **7 juin 1991** : le décès de Antoine Blondin est constaté.

◆ **Blondin**

scolarité attardée. J'écris comme on fait des devoirs de vacances. C'est dire que la vie peut encore trouver le moyen d'être belle, une fois ce mauvais moment passé.

Par « scolarité attardée », il ne faudrait pas croire que Blondin soit un quelconque potache des lettres. Loin de là. S'il y a du cancre en lui, s'il a une prédisposition pour la paresse, c'est sans l'ombre d'un doute parce que l'ami Blondin est un sceptique. Il y a du Diderot en lui. Mais un Diderot ayant une telle affection pour la chose humaine que jamais il ne disserte en longeant la route du didactisme. Jamais il ne conclut. De fait, ses romans sont autant d'échos à cette maxime de Flaubert, Gustave, « seuls les cons concluent ! »

Que ce soit Muguet, le super-étalon de *L'Europe buissonnière* chargé par le conseil municipal de Boutenville de repeupler un village où les femmes et les hommes ne dansent plus le menuet de la vie, que ce soit Superniel, Fouquet, Laborie ou Sébastien Perrin, tous les personnages de Blondin sont des égarés, des étourdis, qui jamais, justement, ne concluent. Chez eux, cet instinct qui permet à certains de légiférer sur tout comme sur rien, à propos du tout comme à propos du néant, est absent. Ses personnages sont des poètes, des métaphores de la vie qui, à l'instar de Paul Valéry, pensent au fond que « le bonheur, c'est des souvenirs heureux ».

Prenez Sébastien Perrin, le « prof » d'histoire de *Les enfants du bon Dieu*, à l'extérieur de ses cours il lui est difficile de faire entendre sa voix. Que fait-il ? Il détourne le sens de l'Histoire, ce lieu où s'entassent les souvenirs communs.

Perrin : « Le saut étant accompli, il me fallait immédiatement exploiter le terrain, assurer mes positions sur les domaines inconnus où je m'avancerais. Le plus clair de la situation était que la guerre de Trente Ans continuait. Trente et un... Trente-deux... Trente-trois... Il n'était peut-être pas inopportun de commencer d'abord par battre un vieux record, celui de la guerre de Cent

Ans. Cela ne manquerait pas de stimuler l'intérêt de ces enfants, dont la plupart admiraient les champions avec un chauvinisme sans fissure. Pour satisfaire leur sens sportif et flatter leur amour-propre national, je décidai de m'arrêter au chiffre 101 et j'annexai d'urgence les Pays-bas à la France, à la suite d'une campagne que j'attribuai à Turenne, plus sympathique que Condé. » C'est pas beau, ça ? Hein !

Dans ces livres qui racontent l'histoire littéraire en accordant au temps mécanique une place prépondérante, on lira qu'Antoine Blondin est mort le 7 juin 1991. Dans les livres qui narrent des histoires analogues en prêtant au temps relatif un certain rôle, ils sont mieux de noter que depuis le 7 juin 1991 Blondin demeure un relief de l'histoire littéraire. Une appellation contrôlée.

Antoine Blondin, collection Bouquins, Robert Laffont, 1991.

◆ **Brive**

particulier, Jean-Marie Laclavetine, entre autres, que je félicite pour son roman *En douceur*, et pour un ouvrage précédent (c'est le sujet du feuilleton d'aujourd'hui), a regretté de n'avoir jamais lu aucune critique venue du Canada.

Enfin, un peu de commérage, sans quoi la Foire du livre ne serait pas une vraie foire, j'ai appris d'un collègue parisien que je ne nommerai pas mais qui est bien connu ici, qu'un petit vent de fronde avait agité, l'an dernier, l'événement briviste par excellence. Il semble que quelques écrivains, déjà célèbres à Paris mais originaires de la Corrèze : Claude Michelet, Denis Tillinac, Jacques Peuchemard, qu'on a regroupés trop facilement sous l'étiquette de « l'école de Brive », avaient été soupçonnés de s'accaparer, non pas la Foire elle-même, mais son renom.

Ce malentendu paraît aujourd'hui dissipé et, dans la préface du bel ouvrage intitulé *Mémoires d'auteurs — Dixième anniversaire de la Foire du livre de Brive*, renfermant les opinions d'une cinquantaine d'auteurs, illustré par sept des meilleurs dessi-

nateurs français, Jean Charbonnel a bien raison d'être optimiste en écrivant que « la Foire du livre, n'en déplaît à certains, a pris le temps de devenir ce que, depuis sa frileuse préhistoire, elle était. Et qu'elle continuera d'être. Chacun continuera à y aller de son coup de plume, de son coup de coeur, de son coup de gueule ; à y batailler pour une signature ; à y célébrer le livre différemment, un peu comme une vieille connaissance pour qui on aurait beaucoup de respect mais qui, au détour des pages, nous inviterait à une sorte d'école buissonnière perpétuelle ».

Leçon à retenir : la ville de Brive-la-Gaillarde ne contribue que 100 000 francs par année à la Foire. Ce sont les libraires qui font vraiment aller la machine et une armée de lecteurs incorrigibles, ceux qui ont contracté un jour, et c'est incurable et impuni, le vice de la lecture dont parlait Valéry Larbaud.

◆ **Poupart**

la marchandise. Autour d'un pâte chinois, ça complète rondement, même si on déborde parfois du sujet : « La pluie qu'ils nous ont annoncée fera pas de tort à la terre », affirme l'ainé. Enchaînant, le narrateur concision remarquable et un style d'une sécheresse à donner soif, il fait s'entrechoquer des idiots qui nous ressemblent sans camoufler le plaisir immense qu'il prend à patouger dans le ridicule de la condition humaine.

L'Accident du rang Saint-Roch est un événement pour la littérature québécoise actuelle. Dur comme du roc, mené avec un souci de précision exemplaire, sans complaisance, il réussit à dévoiler tout un pan de l'indifférente détresse humaine en s'immiscant par les fentes que d'autres, par faiblesse, bouchent trop souvent.

GRAND PRIX DU LIVRE DE MONTRÉAL

La Ville de Montréal
félicite les finalistes du Grand Prix du livre de Montréal 1991

Bernard Arcand
Le Jaguar et le Tamanor
(Boréal)

Andrée Ferretti
La Vie partisane
(L'Hexagone)

Jacques Jaffelin
Le Promeneur d'Einstein
(Méridien / Cerf)

Émile Ollivier
Passages
(L'Hexagone)

Pierre Vadeboncoeur
Dix-sept tableaux d'enfant
(Le Jour)

La remise du Grand Prix du livre de Montréal aura lieu le jeudi 7 novembre 1991 à l'hôtel de ville de Montréal.

Ville de Montréal

TOUS LES LIVRES QUÉBÉCOIS

25% de rabais

les formats de poche, les bandes dessinées, les livres d'art... **20%**

BERTRAND

Place Ville-Marie, 861-5808

3456 Saint-Denis, 849-4533

L le plaisir des
Livres

Du polar dans la course



EN DOUCEUR
Jean-Marie Laclavetine
Gallimard, 208 pages
Paris, 1991.

ILS N'Y SUCCOMBENT pas tous, mais ils en sont peu ou prou contaminés. Quel est donc ce nouvel engouement ? Pas si nouveau puisque le roman policier existe depuis des lunes; qu'il a des racines aussi bien françaises qu'anglo-saxonnes (on pourrait évoquer Ponsou du Terrail aussi bien que Conan Doyle...).

La nouveauté, cette saison, c'est que des romanciers bien placés dans la course aux prix, qui possèdent une réputation qu'ils ne doivent pas au polar, s'y sont essayés, et avec bonheur. Ne citons que les derniers: Michel Riou, avec *Faux pas*, Anne Wazemsky avec *Marimé*, et le tout dernier, sujet de ce feuilleton, Jean-Marie Laclavetine, avec un titre à la fois exact et trompeur: *En douceur*. De Laclavetine, je ne connaissais que *Donnafugata*, un roman très

inspiré par l'Italie (n'oublions pas que ce romancier est avant tout un excellent traducteur) et par la Sicile, en particulier, puisque *Donnafugata*, qui signifie « femme enfuie », était le nom de la résidence de don Fabrizio Falina dans *Le Guépard* de Giuseppe Tomasi di Lampedusa. De ce très beau roman, que j'ai lu en 1987, j'ai gardé le souvenir d'une écriture singulière, qui ne se refusait pas les mots rares et même certains néologismes, de personnages fascinants qui, de l'aveu même de l'auteur, « ne possèdent pas la subtile science de l'ennui »...

C'est peu d'affirmer qu'*En douceur* est rien moins qu'ennuyeux. Il est intéressant et même passionnant de la première ligne, dont l'éditeur a eu bien raison d'en faire le texte de la bande-annonce: « D'un tempérament doux, Vincent Artus n'avait jamais tué que sa femme », jusqu'à la dernière où les deux amis, meurtriers complices, doivent « s'inventer un nouvel emploi du temps, vivre avec les regrets inédits ».

Mais, dans les deux cents pages précédentes, on aura suivi Artus et Sémonie, deux médecins, très respectueux du serment d'Hippocrate, et un perroquet albinos, venu du Gabon, et qui n'est pas le perroquet de Flaubert « vu » par Julian Barnes.

Mais pourquoi Vincent Artus, de tempérament si doux, a-t-il tué sa femme Béatrice ? Et pourquoi vit-il, avec cet oiseau irascible, qui sème ses plumes blanches, et répand sa nourriture partout, dans un camion aménagé en appartement (on dirait chez nous un « campeur ») ?

Il a d'autres qualités, ce médecin: le culte de l'amitié pour son collègue et compagnon de dispensaire, Bruno Sémonie, et beaucoup de compassion pour ses patients, en particulier pour ceux qui viennent régulièrement « se faire soigner l'âme ». « Vincent n'avait pas son pareil pour soulager, d'un silence expert, les ulcères de l'ego, les contractures du moi »...

Vie calme, entre le dialogue avec Pumblehook — le nom du perroquet qu'Artus a puisé dans *Les grandes espérances*, de Charles Dickens: c'est le grainetier qui introduit Pip chez miss Havisham — et le thé dont il boit des quantités industrielles avec son ami Sémonie. Jusqu'à ce qu'un certain soir, après avoir refermé la porte sur son dernier client, celle-ci « s'ouvrit, et Camille explosa dans sa vie ». Fille de Béatrice, dont elle est la copie conforme, cette intruse prend beaucoup de place; elle veut en savoir davantage sur cette mère indigne, qui l'a abandonnée alors qu'elle n'avait que sept ans, et dont la disparition continue de la hanter. Au

point où elle réclame, ne se laissant jamais décourager par l'accueil que lui réserve Artus, que ce veuf, qui ne paraît pas inconsolable, l'aide à retrouver la disparue.

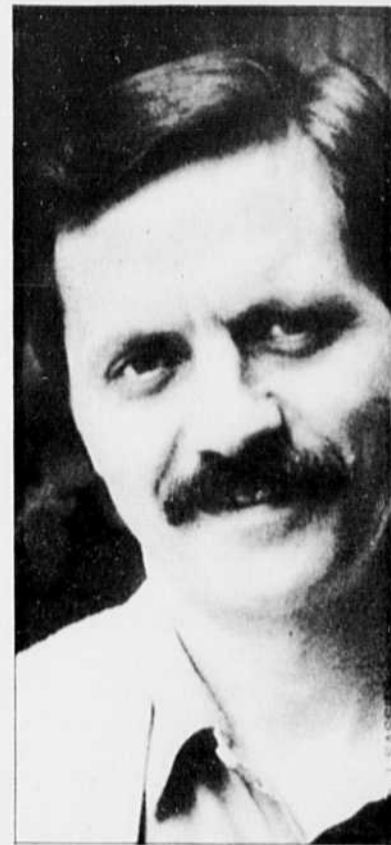
Une quête tout à fait intéressante pour des lecteurs qui accompagneront les deux personnages — le quinquagénaire et la fille de 18 ans — jusqu'au lieu du crime. D'un tempérament, doux, le romancier nous le répète à satiété, mais sur des tons différents, « Vincent Artus n'avait jamais admis la brutalité des faits. La vie n'était pas douce, elle. Jamais elle ne l'avait menagé, le ramenant toujours — pour quelle impénétrable raison ? — vers cette vallée pluvieuse des Pyrénées, peuplée de pottocks et de vautours fauves, non loin de Roncevaux ».

Laclavetine est un narrateur précis mais rapide. Il use d'un vocabulaire un peu précieux, sans doute — même le style obligé du polar ne l'empêche nullement de citer de grands auteurs, de mettre Artus en situation de relire, par exemple, dans un exemplaire déchiré, *L'Annonce faite à Marie*, de Claudel, et même de paraphraser Sartre à propos d'Artur « qui est tout un homme, en somme, fait de tous les hommes et qui les valait tous, et que valait n'importe qui: simple et forte philosophie des bistrots ».

Ah ! ces intellos, ces férus de grande littérature, quand ils se mettent au polar, les résultats sont surprenants. Quelques trouvailles, dont l'utilisation du verbe horripiler quand il le met dans la bouche, pardon ! dans le bec de son perroquet, cela donne: « Les gens qui trouvaient naturel de parler aux oiseaux l'horripilaient et même de l'utiliser à la forme pronominale — « la peau de la jeune fille s'horripila brièvement sous la main glacée ».

Autre particularité de ce roman de l'année: il est vraiment contemporain. Un exemple parmi dix: on se promène avec Artus dans le quartier plein de décombres, « hangars éventrés, ferrailles tordues, hectares dévastés où s'élevaient bientôt la Bibliothèque, le grand frigorifère (1) de l'esprit français ». Et tout près, dans une roulotte de cirque qui fait bistrot, on admire « la prometteuse enseignante: *Chez Ramuz et Stravinski* ».

Mais cette écriture très littéraire, avec souvent des effets de manches, ne nuit en rien à ce véritable roman, à ce thriller authentique. Dont il ne faut évidemment pas révéler le suspense final. Un peu long, à mon avis, mais rempli d'imprévus délectables, pour les amateurs de *murders*. Et même pour ceux qui n'en sont pas.



Jean-Marie Laclavetine

Le langage retrouvé des grues

LIVERPOOL MARÉE HAUTE
Luc Lang, Gallimard, Paris
Bertrand Pirel

OÙ SONT les schooners d'antan, dont les lourdes carènes ruisselantes, solidement amarrées, fixaient la ligne d'horizon, bercées par le ressac, dans l'attente de nouveaux départs ?

Les docks de Liverpool, fascinant décor du second roman de Luc Lang, *Liverpool marée haute*, sont aujourd'hui peuplés de bien étranges fantômes, prédateurs hallucinés ou sorciers animistes. On y ouvre des centres commerciaux, des restaurants. On y construit même, avec faste, une nouvelle *Tate Gallery*, qu'inaugurera l'exposition *Un siècle d'africanismes, 1850-1950*. Dont le Commissaire général, Sir Abel Manson, à l'aube d'une de ces nombreuses nuits où « il n'y avait aucune raison de ne pas se soûler », a le mauvais goût de mourir trop tôt, laissant Martin Finley, son assistant et le narrateur du roman, seul face à un destin qui ne lui appartient pas. Seul face au souvenir de Manson, « qui s'immisciait dans ses pensées jusqu'à la hantise, insensiblement ».

Alors Martin fouille, Martin cherche, lui seul sait quoi. « Depuis ce malheur étrange survenu dans la nuit d'un jeudi sur la rive à marée basse de l'embouchure du fleuve, j'essayais de caler mes pas dans ses traces brouillées. » Certes il y eut vol d'oeuvres d'art, de même qu'il y aura sabotage; mais seul le passé d'Abel fascine véritablement Martin, un passé mystérieux dans les brumes duquel il croisera Julia, l'ex-épouse d'Abel, pour laquelle celui-ci composa un envoi tant Requiem; Grif-fiths, l'énigmatique ami, le capitaine du port; et surtout Jason, le frère d'Abel, revenu d'Afrique, ce « frère maudit qui le fascinait comme l'horizon de sa perte ». Lourde de toutes les géomancies de l'Afrique, l'ombre de Jason, et dans son sillage la folie d'Abel, hantent sans répit Martin, annihilant sa volonté propre, jusqu'au coup de théâtre final.

Luc Lang, c'est évident, a le génie des descriptions, qu'il s'agisse des peintures ou des maisons, des pubs ou des docks, ou tout simplement des grues, « des grues araignées à l'éclairage vertical tombé de cabines de pilotage juchées à cinq mètres du sol », des grues bruisantes et grinçantes. Mais voilà, le lecteur se retrouve prisonnier de ces architectures si terriblement précises, de ces dédales de

rues si implacablement retracés. Car le narrateur, supposé nous guider, mais qui progressivement s'évanouit dans sa quête, est loin, très loin d'avoir la force de conviction, l'énergie, le charisme suffisants pour nous entraîner dans ses pas, qui sont aussi ceux d'Abel.

Alors, on contemple, on observe; on retrouve le professeur d'esthétique qu'est l'auteur; et on s'irrite aussi, parfois, de quelques préciosités dans une écriture par ailleurs souvent remarquable. En fait, il en va du roman de Luc Lang comme de l'exposition qu'imagine Abel: « on s'y promènerait paisiblement, disait-il, comme dans un tableau où les objets se tiennent pour toujours dans un impénétrable mystère malgré l'éclairage qui les fouille et les montre ».

Pire encore, ce regard, inconsistant quoique sympathique, par lequel il nous est donc donné de suivre, sans emprise aucune, le cours des événements, est d'une passivité déconcertante. Un miroir. Un regard sous hypnose, immobile. Rien ne surgit, rien n'arrive par ce regard, absolument rien. Julia, Griffiths, la mère ou la nièce d'Abel, font tour à tour irruption dans l'histoire, et donc dans le champ du regard, presque par inadvertance, avant d'en ressortir, tout aussi fortuitement, quelques dizaines de pages plus loin, à l'instar des marées d'équinoxe, si hautes avant de se retirer.

Et ces personnages forcément erratiques, marionnettes sans marionnettiste, rappellent ceux des films africains que visionnent Martin: « les êtres et les choses s'évanouissent aussitôt ou se perdent dans la profondeur de champ parce qu'ils venaient toujours s'inscrire par hasard dans le cadre sans que la caméra ne les suive jamais. Et l'unique singularité de ces films, c'était cette fixité du regard et sa persistance comme si quelque chose ne pourrait survenir que dans l'axe d'une attente orientée ». Une fixité accablée, et accablante.

Et l'on regrette que le roman, non dénué de qualités, se soit éparpillé entre de trop nombreuses histoires, toutes condensées dans la même attente, le même regard, voulant trop embrasser et mal étreignant; on regrette que l'esthétisme ait finalement étouffé l'exotisme (et donc le mystère, la torpeur, voire le trouble ou l'ambiguïté, dans son sillage); on regrette que l'Afrique soit demeurée fantôme. On regrette, comme on le ferait d'un cargo prêt à l'appareillage, mais qui pourtant, trop chargé peut-être, trop lourd, reste à quai.

Ouvrons les plaquettes...

Jean-Pierre ISSENHUTH
▲ Poésies

OBSCÈNES

Normand de Bellefeuille
Les Herbes rouges, 1991

ENCORE CANDI D'AIMER

Marie-Christine Larocque
Triptyque, 1991

LA VIOLE D'INGRES

Aline Poulin
Triptyque, 1991

LA PRÉSENTATION de l'éditeur, au dos de la couverture d'*Obscènes*, m'apprend que le recueil de Bellefeuille « dit la crainte de la mort, son obscurité (...) Avec cette mort qu'on craint, il y a, bien sûr, et peut-être tout autant encore, le corps de l'autre qui s'offre différemment et le sien qu'on risque alors de ne plus reconnaître ». Le monde est vraiment petit: je suis sûr d'avoir lu la même chose dans un recueil de Marcel Labine, à propos d'une certaine Julie, inquiète de la métamorphose d'un corps d'auteur dont les jambes refroidissaient.

L'éditeur évoque ensuite un aveu qui « décline un réel » actualisé avec abondance, plaisir, fatalité, passion, précarité, rigueur, simplicité, radicalité, émotion et lyrisme. Vous croyez que l'éditeur a sué à grosses gouttes ? Mais non: présentez les mots corps, aveu, rigueur, radical, émotion, réel, et agitez. Ce truc a déjà servi à présenter des centaines de plaquettes. Ce qui m'arrête, ici, c'est que la présentation, calquant sans vergogne un poème, annonce que « la mort ayant réglé le problème du vocabulaire, quelques mots suffisent désormais à dire l'obscurité de la vie ». Claude Beausoleil est d'avis contraire. Il écrit qu'il faut beaucoup de mots pour dire le peu qui reste. Y aurait-il donc, au sein même de la *CEGEP connection*, certaines frictions théoriques ?

La présentation d'*Encore candi d'aimer* est du même genre: « La plurivalence (...) de l'écriture (...) masque un profond désarroi face à la mort, à la disparition de ce qui comblait ce qu'on appelle

NORMAND DE BELLEFEUILLE
OBSCÈNES
LES HERBES ROUGES / POÉSIE



communément la vie, rien de plus, rien de moins ».

Pour *La viole d'Ingres*, l'éditeur a capitulé. Il cite quelques passages du recueil: *chambrières ODA ODA ODA / il est question d'huile / sur cette couche pleine / la Grande Encyclopédie et la mère / une fille éveillée part / des évidences*. Et puis cette chose étrange: *la dame d'ici veille / qui parle au nom de toutes / allons mourir à vienne / vieilles de cause*. Je me demande en quelle langue c'est écrit. Peut-être en artaud-cixous, contaminé par le néo-ghil. Si Pantagruel revenait et qu'il entendait parler le brossard, le gaudet, l'alongo, l'yvon, le vanier, le francoeur et tant d'autres langues inouïes, il n'en reviendrait pas. Il trouverait l'écolier limousin conventionnel. *La viole d'Ingres* a obtenu un grand prix et l'auteur travaille à un mémoire sur le maniérisme.

Mais il est grand temps d'ouvrir les plaquettes. On dira que je les

ouvre sur le pire. Alternant avec le quelconque, il est assez également réparti partout. *La viole d'Ingres*, page 45: *j'irai vous chercher / avec ma tête / je veux dire physiquement*. Sauvons-nous à la page 49: *un document illisible me bascule / d'un côté j'hésite à tendre / confidences mythifiant les principes / une ellipse en guise d'immédiate / confort je rejette / rien de rien d'un présent*. Si j'ouvre *Encore candi d'aimer*, qu'est-ce qui va sortir en guise d'immédiate ? *Des pluies boréales / s'échappera la ferveur irréprouvable d'un cul / secoué par ses embarras*. Encore une couche pleine, mais ne riez pas: vous avez affaire à la rigueur radicale de l'actualisation de l'aveu de la déclinaison d'un réel, rien de plus, rien de moins.

Obscènes décevra même les voyeurs alléchés par le titre. À peine quelques allusions à des crèmes, des huiles, des poils, des orifices. On a déjà vu plus stimulant. La menace de mort de la page 94 (*Il se peut bien / que ce poème tue son lecteur*) est un effet de radicalité textuelle actualisée, ou peut-être une confiance mythifiant les principes, je ne suis pas sûr. À noter chez Bellefeuille, parfois, l'imitation des disques rayés, qu'on appelle aussi « travail sur la répétition »: *Les jambes / on sait mal ce qu'elles sont / tant d'angles possibles / qu'elles ont leur propre / géométrie / sans lois la géométrie / des jambes / car on sait mal ce qu'elles sont...*

Je me demande si ces recueils en langues vont réconcilier les lecteurs avec la poésie. J'ai bien peur qu'ils ne contribuent plutôt à alourdir la partie rocailleuse du paysage poétique, qui présente une foule d'auteurs écrasés de largesses et d'honneurs publics, et pas un lecteur, excepté les jurys de prix et de bourses et peut-être quelques professeurs qui infligent ces produits culturels à des collégiens pour les écoeurer ou les couler.



GUÉRIN
l'éditeur qui édite

JANI PASCAL
Contes à raconter et à écouter



Montréal, Guérin, 1991
296 pages
15,2 cm x 22,6 cm 14,95 \$

C'est avec *Contes à raconter et à écouter* que Guérin littérature lance sa collection « Culture populaire » dirigée par Jean-Claude Dupont. Ce recueil de 12 contes du Canada français issus de la tradition populaire, c'est-à-dire transmis de bouche à oreille depuis des générations, constitue une précieuse contribution à la conservation de notre patrimoine culturel.

Jani Pascal, l'artiste, rappelle au lecteur que le conte fait appel au pouvoir créateur de l'imagination, il suggère une piste que chacun aborde à sa façon. De plus, l'auteur et interprète de Marie Quat'Poches à l'émission télévisée la « Boîte à Surprise » — de très agréable mémoire — et interprète de Bubus dans « Passe-Partout » a su renouveler ce genre de littérature en lui insufflant une vitalité et un rythme verbal qui sied parfaitement à la comédienne-conteuse.

Ces contes pour tous représentent donc un livre de choix à acquérir, pour l'enchantement des jeunes qui pourront « entendre » la voix de la conteuse, pour le bonheur des grands qui retrouveront avec ravissement leurs « histoires » d'antan et pour le bénéfice des enseignants et enseignantes qui en apprécieront la forme et trouveront là un outil pédagogique précieux.

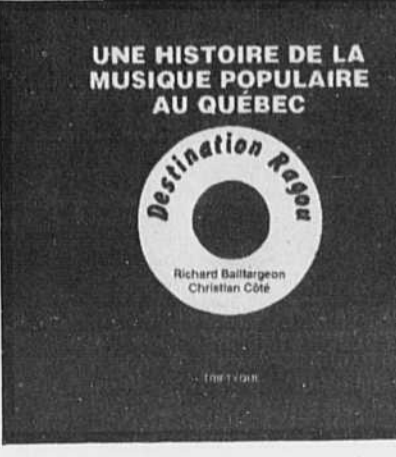
Distributeur exclusif: ADP
523-1182

TRIPTYQUE

C.P. 5670, SUCC. C. MONTRÉAL (QUÉBEC) H2X 3N4 Tél.: (514) 524-5900 ou 525-5957



Le Guide de la Chanson québécoise
essai-dictionnaire par Robert Giroux, C. Havard et R. LaPalme
176 p., 15,95 \$
Un livre très attendu, il passe en revue toute la chanson québécoise depuis le début du siècle jusqu'à aujourd'hui. Très abondamment illustré. Chaque période historique est présentée dans ses dimensions politiques et sociales.



UN LIVRE CASSETTE UNE CARTE
184 p., 24,95 \$

Le livre propose une relecture qui se démarque à la fois des études institutionnelles sur la chanson et de la critique rock ambiante. On y met de l'avant une nouvelle approche enracinée dans l'expérience québécoise, tout en la situant dans une perspective plus globale. La démonstration des auteurs est accompagnée d'une grande carte couleur (à déplier), d'un mode de lecture de cette carte, d'un lexique, d'une périodisation, de la présentation des 101 pièces suprêmes qui ont musclé notre oreille de francophone nord-américain, de nombreuses illustrations et, enfin, d'une cassette reproduisant une trentaine de pièces musicales.

JAPRISOT



« Une enquête qui nous fait tirer la langue et sauter de chapitre en chapitre sans prendre le temps d'un verre d'eau. C'est haletant. »
Jacques Folch-Ribas, *La Presse*

« Les héroïnes de Japrisot sont d'inoubliables entités qui ont peut-être perdu quelque chose — le plus souvent un grand amour... — mais qui sont patientes et fidèles comme personne. Elles arrivent toujours à leur fin. Et nous ne restons jamais sur la nôtre. »
Marie-Claude Fortin, *Voir*

« Une mécanique implacable et une passion comme personne n'ose plus en décrire: c'est du pur Japrisot. »
Jean-Dominique Bauby, *Elle*

SEBASTIEN JAPRISOT
Un long dimanche de fiançailles



Éditions Denoël,
367p., 24,95 \$

Le plaisir des Livres

Andrée MAILLET

Choses écrites

Carnet 7

VU dernièrement à la télé, un documentaire sur deux philosophes français enseignant à Stanford. Existence écolo-granola, bicyclette, arbres et jardins, élèves et disciples parlant français et d'autres langues : latin et grec classiques, swahili etc; tous des physiciens, ou bio-chimistes ou hématologues assoiffés d'art et de philosophie. Des chats; et quand même des oiseaux. La vie studieuse, pacifique des échanges culturels : le Paradis, l'idée, l'image que j'ai depuis toujours du Paradis. En plus, à mon âge, mes petits-enfants. Plus jeune, il y aurait eu l'amour fou. Puis l'amour sage de la procréation — et de l'allaitement. Et toujours au milieu des arbres; oiseaux, livres, chats, écritures en musique. La danse, la marche, la contemplation méditative de la Voie Lactée. Les deux philosophes français professeurs dans cette université célèbre de Stanford étaient René Girard et Michel Serres. René Girard est un mythologue, entre autres capacités. La *Route antique des hommes pervers* me semble être



le commentaire le plus éclairé, le plus éclairant du *Livre de Job*. Il rend compte d'un autre point de contact entre l'âme et l'évolution de la conscience avant la venue de la jonction parfaite : la manifestation de Jésus-Christ : le Christ. Michel Serres est parfois intéressant. Et involontairement cocasse. Il se contredit sans arrêt. Il vient, dit-il pour justifier sa faconde, du pays cathare, celui des beaux parleurs, des bons conteurs. Pourtant il crachote sans arrêt, bute sur des mots simples avec un accent indéniable. Étranger à celui de Toulouse, d'Albi, Carcassonne ou Béziers — du pays cathare que je connais assez bien. Pauvre Serres ! Qu'elle a gaffé la brave femme qui

lui a parlé de son charme ! Il remue la tête sans arrêt, joue des prunelles sans répit et nous montre une gamme inépuisable de sourires fins, entendus, subtils, connaisseurs. Serres a un jeu de physionomie comme personne d'aussi bien dépeint que Proust : celui de Madame de Marsante, la Duchesse de Guermantes, l'extraordinaire Legrandin. À leur instar, Serres fait briller ses mirettes, les écarquille, les rétrécit, les ajuste, les tamise d'une demie-paupière, les darde, les allonge, les veloute... une danse du ventre imitée par le regard d'un encore jeune vieillard à la chevelure étincelante dont j'envie beaucoup la blancheur, hélas ! fouettée en crème. Il a donné son numéro jusqu'au bout, ponctuant de fadaises des propos pertinents sur la santé et comment rester jeune, etc. « Je crois au

corps ! » d'affirmer Serres fortement, maintes fois. « Le prof de gymnastique est même un petit peu supérieur aux autres : mathématiques, philo, histoire... À Normal Sup, le professeur préféré de tous était celui de gymnastique ». Regard à la ronde, ravi d'étonner. « Rien n'a été créé grâce à la drogue ! » (comme si ça n'était pas connu). « Je dis à mes élèves : ni alcool ni tabac ! Marcher, manger sensément, etc. »

De fil en aiguille il parvient à son message sacré à propos de l'éternelle jeunesse, secret qu'il est certain de posséder, c'est visible. Il regarde directement dans la caméra, chacun entre les deux yeux. Ses yeux d'un bleu cru tentent à nous hypnotiser. « Écoutez ! Personne ne vous a jamais dit ce que je vous dirai, là. Le secret de Jouvence ? Il y en a — trois. D'abord la chirurgie esthétique, cosmétique. C'est très cher et ça ne vaut absolument rien. Ensuite : l'exercice; marcher, un régime sain. Eh bien, ça ne fait pas beaucoup d'effet, finalement. Ça aide un peu. Ça ne coûte pas grand-chose et ça ne résoud rien, au fond. Mais la troisième recette, le vrai secret de Jouvence, qui fonctionne à tout coup, 100 %, qu'aucun médecin ne recommande et qui est tout à fait gratuit... Michel Serres consent à suspendre le suspense : « Il faut lire tous les jours une page d'un livre difficile, un poème difficile. De la philosophie. Par exemple... » Il soulève son dernier livre paru, nous le montre brièvement : « Oui, de philosophie. Et faire l'effort de comprendre ! C'est ça, seulement ça qui conserve ». Et celui qui croyait au corps, à la marche, l'écolo-granola entiché du

prof de gymnastique, triomphe dans ses contradictions, ayant pontifié avec force éclairs de prunelles et de sourires mystérieux jusqu'au paroxysme. Pour énoncer quoi ? Ce que mon père me disait quand j'ai eu huit ans : trois fables de La Fontaine apprises par coeur chaque semaine meublent l'esprit, assouplissent la mémoire et donnent du jugement si on le fait toute sa vie.

Le Pentagone confirme devant la télévision. Oui, les chars américains sont passés par-dessus les tranchées du désert où des jeunes soldats irakiens s'étaient tapés, refusant de se rendre, ayant peur de se rendre aux Américains un million de fois mieux armés. Les blindés de Tête-Noire ne firent ni un ni deux : ils enterrèrent vivants dans le sable les enfants de 16 ans ou 17 costumés en soldats. Comme un rouleau compresseur aplatit une fourmière, une taupinière. Qu'est-ce que l'homme ? Personne. Rien. Qu'est-ce qu'un homme riche et puissant ? C'est le général Tête-Noire, il a le « blé » des USA.

Ce que la division blindée de Schwartzkopf — en français Tête-Noire — a fait ? Un crime contre l'humanité. Aussi horrible que la chambre à gaz et le crématore de Ravensbruck. Un crime qui doit être puni. Qui l'est déjà par la perte de conscience chez les Américains, aussi dangereuse pour leur humanité que le dommage causé par la déchirure dans l'ozone pour la vie de la Terre. « Qu'auriez-vous préféré ? demande l'androïde du Pentagone. Qu'ils fussent plutôt transpercés par les baïonnettes ? Le moyen pris fut plus expéditif, épargna la vie des nôtres. Que dire de plus ! La guerre est une abomination, c'est tout ».

Aux premiers siècles chrétiens, en France, il y avait les fées. Elles venaient de très loin dans le temps. On les appelait Les Bonnes Dames, quelqu'un en voyait une, de temps en temps : l'arbre sous lequel priait Jeanne d'Arc aux champs s'appelait l'Arbre des Fées. Les Fées, les Saintes, les Dames. La tendresse compatissante est à la source du christianisme. Nos âmes en sont imprégnées. C'est notre protection contre la méchanceté congénitale et acquise. Notre cruauté est donc sans excuse.

Le peuple américain ne se lavera pas de son auto-dégoût en sautant à pieds joints dans l'ordure. L'expédition punitive du golfe Persique est un acte d'exorcisme contre les démons du Vietnam. Mais le mal jamais ne se guérira le mal.

De *Je l'appellerai le taciturne* : un roman en préparation. S'il est temps que la grande voix de la mer se taise, que l'hiver ne tombe plus du ciel en splendeur douce, que le tonnerre se taise, qu'aucun aigle ne tombe plus des étoiles, que la bourrasque et la rafale — différentes — se taisent, et que le vent ne tombe plus derrière les voiles tendues, que les amants vieux et amers se taisent, mais alors que les jeunes corps ne tombent plus de misère, mais s'il est vraiment temps que la colère des vaillants et des valeureux se taise et que les pluies des sueurs et des exaltations ne tombent plus jamais au milieu du sol dans le désir de l'irriguer, alors que la mémoire aussi se taise, et ces millions et ces millions de poings levés fermés sur l'espérance inexpugnable... Oh la mémoire se taisant, les poings tombant alors en mains de servitude offertes... — A.M.

MICHEL BOUJUT

Aujourd'hui comme hier ?

Marcel Jean

UN SEXE de femme. « Un sexe, rien qu'un sexe ». Voilà le sujet du petit tableau de Courbet qui fait courir le narrateur du dernier roman de Michel Boujut, *L'Origine du monde*. Un tableau presque mythique, que bien peu de gens ont vu, mais qui excite les écrivains; Dominique Noguez s'y réfère dans son imposant *Les Derniers jours du monde*, tandis que dans leur *Journal*, les frères Goncourt notent que « ce bas-ventre est beau comme la chair d'un Corrége ». Affable et souriant, Michel Boujut, homme de littérature et de cinéma — à Paris, il est producteur de la formidable émission télévisée *Cinéma, cinéma* — parle avec passion de son roman et du tableau éponyme de Courbet. « Comme je le dis dans le livre, le commanditaire du tableau était un diplomate turc, Khalil-Bay. Il avait accroché l'oeuvre dans son cabinet de toilette et le montrait à quelques intimes. C'est ainsi que les Goncourt l'ont vu. Fait intéressant, Khalil-Bay avait aussi commandé à Courbet un cache qui représentait une église sous la neige ».

En lisant *L'Origine du monde*, on est amené à se demander si le tableau a aujourd'hui disparu, ou s'il a même déjà existé. Voilà qui fait sourire l'auteur content de voir que le lecteur ait pu se laisser prendre à son jeu. « Vous savez, depuis l'écriture de ce livre ce tableau me poursuit. Quinze jours après en avoir terminé la rédaction le conservateur du musée Courbet, à Ornans, m'a annoncé qu'il allait exposer *L'Origine du monde* pendant quatre mois. J'ai donc finalement vu le tableau, comme le narrateur de mon récit ».

« Puis, un peu plus tard, lors de la séance de signature, j'offre mon livre à une auteur qui signe en même temps que moi. C'est Judith Miller, la fille de Jacques Lacan, et elle me dit : « Vous savez, ce tableau appartient à ma famille ». En effet, en 1955,

L'Origine du monde a été acquis par Lacan et sa femme, la comédienne Sylvia Bataille. Lacan a même demandé à son beau-frère, le peintre André Masson, de refaire un cache conformément à la volonté de Courbet et du premier commanditaire ».

Que le vrai Michel Boujut se lève ! Car entre le narrateur de *L'Origine du monde* (M.B.) et l'auteur du roman, tous deux comme ensorcelés par le tableau de Courbet, l'adéquation semble parfaite. C'est que dans ce livre qui épouse la forme d'un journal des années de guerre, Michel Boujut, qui est né en 1940 et n'a donc aucun souvenir de cette période (« J'ai des souvenirs de récits... »), s'amuse à répondre à une question insoluble : comment est-ce que nous aurions réagi devant la marche des Allemands. C'est ainsi qu'il se place, avec femme et enfants, au milieu de la France occupée. Il va même jusqu'à y entraîner tout un régiment de contemporains : Maurice Pialat et Jean-Luc Godard, Philippe Sollers et Jack Lang, Christine Ockrent et Bernard-Henri Lévy.

« C'est venu avant la guerre du Golfe, raconte l'auteur. Juste avant. Il y avait alors le même clivage entre les intellectuels qu'un demi-siècle plus tôt, lorsque certains contestaient qu'il fallait faire la guerre à Hitler tandis que d'autres croyaient en la nécessité d'un affrontement. Je voulais situer l'action de mon roman en 1940, mais je ne me voyais pas parlant de gens que je n'ai pas connus. Il me fallait parler de mes contemporains, même si cela fait un peu canular ».

Mais *L'Origine du monde* ne se limite pas à cela. C'est aussi l'histoire d'un homme qui tient son journal en même temps qu'il travaille à une biographie de Courbet. « En rédigeant le livre, explique Boujut, j'ai découvert à quel point Courbet, l'homme qui a connu l'invasion prussienne, qui a connu la Commune, est proche du narrateur. En fait, je savais cela, mais ce n'était pas le moteur de la place de Courbet dans le livre. Ce n'est que quand je me suis mis à la place du narrateur que cela s'est imposé. Au départ, Courbet est là parce que c'est un peintre que j'aime et que je ne comprends peut-être pas très



Michel Boujut

PHOTO JACQUES GRENIER

bien d'ailleurs ».

Et la forme du journal ? « À partir du moment où j'ai décidé de donner au livre la forme d'un journal, précise Boujut, tout a été extrêmement vite. Ma façon d'écrire a été conditionnée par la structure. Je m'expose au ridicule en disant cela — car lorsque j'entends des écrivains le dire, je trouve cela ridicule — mais j'ai été de surprise en surprise. Je ne savais pas que Courbet m'amènerait aussi loin... J'allais dire jusqu'à la mort ».

« À la fin de l'écriture je me suis demandé s'il fallait que ce soit un journal. J'ai brièvement pensé tout remettre à plat. Mais, une fois de plus, la structure s'est imposée. Il fallait que ce soit un journal. En fait, c'est l'idée même du style. Car

qu'est-ce que le style sinon l'impuissance à faire autre chose ».

On comprend que dans ce journal fictif, Michel Boujut, le narrateur, ne se soit pas donné le mauvais rôle. Ni collaborateur, ni résistant, il navigue au milieu des événements sans bien réaliser que sa recherche d'un tableau de Courbet le place en concurrence avec les services allemands chargés de dépouiller la France de ses oeuvres d'arts. « Son truc, au narrateur, c'est de fuir l'époque à travers une quête de la beauté, de l'art. La morale de ce récit est probablement que l'Histoire le rattrape ». Qu'ajouter de plus ? Sinon constater que tristes sont les époques où rechercher un tableau est une activité dangereuse.

Fièvre de cheval

L'ÉTALON

D.H. Lawrence
Traduit par Jean-Yves Lacroix
Interlextes Éditeur
Paris, 1991, 224 pages.

Christian Mistrail

QUI, en ces temps récessifs, craint encore le spectre besiclé de David Herbert Lawrence ? Plus grand monde, serait-on tenté de répondre avec la belle spontanéité d'adultes libres qui croient au progrès. Et ce serait vrai, bien sûr, dans une large mesure, celle où plus grand monde ne le lit. Rappelons-nous cependant qu'il y a tout juste 30 ans cette année que les livres de Henry Miller, son héritier le plus direct, sont tolérés en vente libre sur le marché États-unien. 30 ans, c'est rien, c'est l'âge d'Amnistie Internationale qui reconnaît qu'y a toujours pas de quoi fêter...

Qui a toujours peur ? Un tas de gens, en fait. Tous ceux qui font la chasse aux couples sodomites, à ceux qui ne ferment pas leurs stores verticaux, aux corps nus affichés dans les rues, tous ceux et toutes cel-

les qui cherchent le dernier homme vrai pour le castrer. Un sacré paquet de monde immonde.

L'auteur de *Lady Chatterley's Lover*, mort en 1930 à 45 ans, de tuberculose et de dégoût, ne se surprendrait guère des spasmes antiseque qui secouent la sèche carcasse de ce siècle nonagénaire. C'est qu'il avait l'habitude. Sa philosophie reposant sur la salubrité de l'érotisme l'avait fait interdire dès 1915 avec la parution de *L'arc-en-ciel*. Il avait 30 ans, et y avait toujours pas de quoi fêter. Si Lawrence a passé sa vie en voyageant à l'étranger, ce n'est pas tant par goût que parce que le scandale et les bien-pensants l'ont fichu à la porte de l'Angleterre aussi raide qu'on sortait les tricheurs de Dodge City. Pas de cochons dans mon salon...

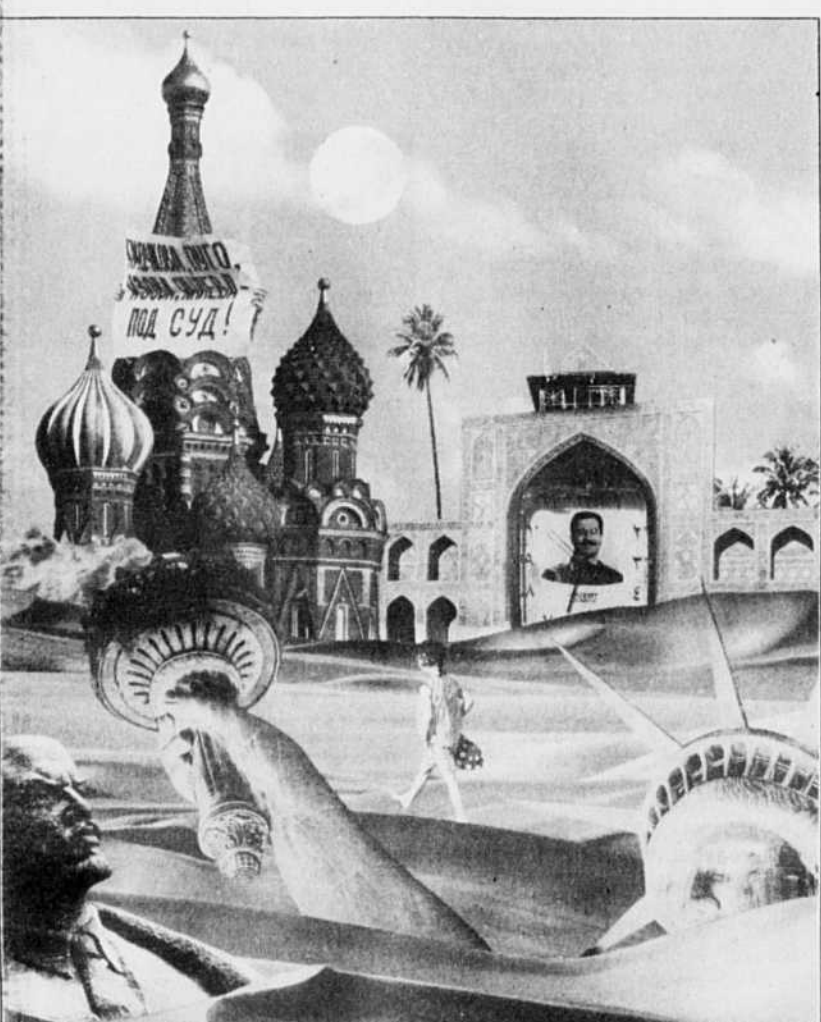
L'Étalon (St Mawr dans le titre original) est rarement mentionné dans les dictionnaires. Peut-être parce qu'on l'a peu traduit, et peut-être l'a-t-on peu traduit parce qu'il choque moins que les autres livres du sieur Lawrence. C'est pourtant le plus célèbre des courts romans de l'auteur, toujours sous presse et toujours lu dans les pays anglo-saxons. Satire de la bourgeoisie britannique des années folles (si tant est que

cette épithète signifie quelque chose en Angleterre), cette histoire juiveuse, drôle et féroce pèle les figures lumineuses de Lou Carrington et Mrs Witt, sa mère, jusqu'à ce que les coeurs de l'une et de l'autre nous apparaissent, authentiques, tristes et pauvres.

L'oisiveté de ces êtres et de ceux qui les entourent, leur quête éperdue de substance (que Lawrence tenait pour la travail plus dure de travail, et le travail pour de la paresse déguisée), tout cela ne peut manquer de rappeler l'univers de Scott Fitzgerald.

Ce qui élève cette histoire d'un cran au-dessus, c'est la tendance de Lawrence à diviser la nature. En effet, St Mawr, l'étalon omni-présent, ajoute à la satire la caution spirituelle qui en fait une oeuvre d'art à part entière. Seul, silencieux et symboliquement fort, le cheval est ici animé d'une force qui fait cruellement défaut aux protagonistes humains. Il est un constant rappel de ce qu'on peut souhaiter de plus quand on n'arrive plus à croire qu'on a tout.

Lawrence écrivait avec fièvre, une fièvre de cheval qui ne peut qu'être bénéfique en ces temps frigides.



L'indispensable

L'ÉTAT DU MONDE 1992

Annuaire économique et géopolitique mondial



TEXTE INÉDIT

ÉDITIONS LA DÉCOUVERTE / ÉDITIONS DU BORÉAL

L'actualité internationale à votre portée

640 pages 22,95 \$

Boréal

En collaboration avec

LE DEVOIR

air Liberté



air Liberté

Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

jeudi 7 novembre de 18h à 20h

ELISE TURCOTTE
LE BRUIT DES CHOSES VIVANTES
LEMÉAC

vendredi 8 novembre de 18h à 20h

JEAN ROYER
LA MAIN CACHÉE
• l'Hexagone

de 9h à 23h30
362 jours par année

1120, ave. Laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-3669